

ALOÏS

**MEURTRES**  
**À DAX**

Roman

## VENDREDI 3 MARS

- Allô ? Jean-Claude ? Allez, décroche ! Bon... Tu es sorti ? Écoute, je suis encore à Saint Jean, je n'ai pas pu prendre le train habituel, le suivant est à 20 h 51, je ne serai pas à la maison avant 22 h 15. Si tu veux tu peux dîner sans moi. À tout à l'heure.

Ce n'était pas la première fois que Mireille Ventoux allait rentrer tard à Dax. Ses obligations de chef de produit à l'agence de publicité bordelaise *33 Point Com* l'amenaient assez souvent à terminer un projet juste avant le week-end. Son mari Jean-Claude s'y était plus ou moins habitué ; pour sa part il avait des horaires plus réguliers en tant que commercial dans l'agence immobilière Century 22 du centre de Dax. Il n'avait pas un salaire mirobolant mais son emploi lui avait permis de trouver à louer pas cher une petite villa avec jardinet également proche du centre. Ils avaient envisagé de tout quitter à Dax pour s'installer à Bordeaux. Cependant, Jean-Claude n'était pas certain d'y retrouver du travail, et se loger y coûtait bien plus cher. Alors, malgré les très bons revenus de Mireille, ils attendaient des jours meilleurs et elle effectuait chaque jour de la semaine le trajet en train Dax-Bordeaux comme des dizaines d'autres Dacquois.

Justement ce vendredi soir elle voyageait en compagnie d'un homme d'une cinquantaine d'années, costume cravate, très courtois, qu'elle rencontrait surtout le matin et parfois dans le train du soir. Elle ignorait son nom ; ils bavardaient de choses et d'autres lorsqu'ils n'étaient pas plongés dans de la lecture ou sur le clavier de leur ordinateur portable. Finalement Mireille ne savait rien de lui si ce n'est qu'il garait sa voiture à côté de la sienne sur le parking des abonnés à la gare de Dax.

- Bon week-end, Madame, et sans doute à lundi matin.

Il démarra sa petite Citroën juste avant la Clio de Mireille. Il bifurqua à droite, elle à gauche en direction du centre-ville. À cette heure tardive les rues étaient presque désertes.

En arrivant devant sa maison, rue du Pouy, elle fut étonnée de voir le portail fermé ; d'habitude Jean-Claude le laissait ouvert jusqu'à ce qu'elle rentre. Elle effectua les manœuvres puis remarqua que les volets n'étaient pas fermés comme habituellement dès la nuit tombée. En outre aucune pièce ne semblait éclairée à l'exception du séjour qui changeait de couleur et d'intensité lumineuse au gré, comprit-elle, des images du téléviseur. Elle ne pouvait douter que

la télé soit allumée tellement le son était puissant et parvenait jusqu'à l'extérieur. À quoi son mari pouvait-il jouer !

Dans le vestibule elle rangea son manteau dans la penderie puis ouvrit la porte du séjour et resta glacée d'effroi. Face au téléviseur Jean-Claude était dans son fauteuil relax, légèrement incliné vers l'arrière. Ses bras pendaient sur le côté, il avait la bouche ouverte et les yeux fixes tournés vers le plafond, un trou sanglant au milieu du front. Éclairée par les lueurs changeantes de la télé, la scène était épouvantable. Elle poussa un cri d'effroi et tomba évanouie sur le tapis.

Lorsqu'elle revint à elle, son cœur battait la chamade. Elle se releva toute tremblante et parvint en titubant jusqu'à l'interrupteur électrique près de l'entrée. La lumière crue du plafonnier modifia notablement l'aspect de la pièce. De la pénombre cauchemardesque on passait brusquement à la froide et horrible réalité ; Jean-Claude était mort.

Comment ? Qui ? Pourquoi ? Mille questions assaillaient en même temps l'esprit bouleversé de Mireille. Elle eut tout de même le réflexe d'appeler la police. Puis elle se laissa tomber dans l'autre fauteuil, le regard fixé sur le corps sans vie de son mari.

\*

Assis dans les gradins des arènes de Dax, Vincent Barbier et son épouse Élisabeth assistaient au final d'une course landaise nocturne. Tous deux originaires des Landes ils appréciaient ce sport local totalement ignoré du reste de la France. Lorsqu'on précise qu'il se pratique avec des vaches landaises, les gens d'ailleurs font aussitôt référence aux émissions télévisées où des vachettes viennent perturber le déroulement de divers jeux plus ou moins sportifs.

La course landaise ce n'est pas ça du tout, elle se pratique dans tout le département des Landes et un peu dans le Gers. Les « toreros » landais, nommés localement coursayres, sont des sportifs de haut niveau qui affrontent des vaches de combat de race espagnole que l'on nomme coursières et qui ne sont jamais ni blessées, ni tuées.

Vincent Barbier se souvenait avec émotion des premières années où il initiait son fils Romain aux règles strictes de ce sport. Il lui avait montré comment les coursayres se répartissent en deux catégories : les écarteurs qui attendent la vache dans l'arène avant de l'esquiver au dernier moment, réalisant de la sorte un écart ; et les sauteurs qui attendent l'animal et exécutent un saut au-dessus de la vache dont la course doit être rectiligne.

Il lui avait appris à distinguer le saut de l'ange, le saut périlleux ou encore le saut « les pieds dans le béret » aussi appelé « saut pieds joints ». Le tout sous les vivats et « olé ! » de la foule

soutenue par une indispensable et très sonore banda dont le répertoire musical traditionnel accompagne toutes les festivités du sud-ouest, y compris des matches de rugby.

À la seule pensée de cette époque bénie les larmes lui venaient aux yeux. Ce n'était pourtant pas un tendre, Vincent Barbier. Né à Dax il y avait 42 ans, il était « monté » à Paris faire carrière dans la police. C'est là-bas qu'il avait connu Élisabeth, étudiante en beaux-arts, elle aussi originaire des Landes. Ils s'étaient mariés et avaient passé une douzaine d'années en banlieue parisienne, à Courbevoie, avant de pouvoir regagner leur sud-ouest natal avec ce fils tant souhaité.

Vincent avait grimpé les échelons et atteint le grade de lieutenant de la police judiciaire puis il avait intégré la brigade criminelle à la P.J. de Bayonne et était passé capitaine. Toutefois Élisabeth et lui avaient préféré habiter Dax dont la tranquillité correspondait mieux à leurs caractères. Cela valait à Vincent de nombreux allers-retours entre les deux villes distantes d'à peine soixante kilomètres. Son expérience et son tempérament lui avaient valu plusieurs succès méritoires dans la lutte contre les criminels de la région. Son métier le passionnait et l'avait beaucoup aidé à surmonter sa détresse lorsque Romain, alors âgé de huit ans, avait été renversé et tué par une voiture quand il rentrait de l'école.

Un collègue, le lieutenant Stéphane, avait été chargé de l'enquête. Le chauffeur de la voiture, un pharmacien de la ville, conseiller municipal bien connu pour son ambition de devenir député, affirmait qu'il ne roulait pas vite et que l'enfant s'était littéralement jeté sous ses roues. Deux témoins confirmaient. Le bref procès qui suivit décréta un non-lieu pour le pharmacien. Ni Vincent, ni Élisabeth n'avaient eu la force de contester ; cela ne rendrait pas leur fils et prolongerait leur douleur inutilement. La blessure restait vive et profonde pour chacun d'eux, surtout lorsque, comme ce soir-là, des circonstances particulières venaient rappeler d'autres moments de bonheur en famille.

Les coupes et trophées venaient d'être remis en récompense aux vaillants coursayres. La banda entamait l'air final incontournable : *Vino griego*, véritable hymne régional dont la foule reprenait en chantant le refrain. La coutume était de s'habiller si possible tout de blanc avec un foulard rouge qu'on faisait tourner à bout de bras en cadence au-dessus des têtes.

Vincent sentit son smartphone vibrer dans sa poche. Il reconnut sur le petit écran le nom de son collègue et ami Patrice Labarthe, lieutenant de police faisant généralement équipe avec lui, bien qu'habitant Bayonne.

- Allô Patrice ? Que se passe-t-il à cette heure-ci ?
- Je t'entends mal Vincent, c'est quoi cette fanfare ?
- Je suis aux arènes avec Zaza, nous sommes sur le point de sortir...

- Écoute... Je crains que la fête soit finie pour ce soir... On nous signale un homicide à Dax, rue du Pouy. Je suis sur la route, j'y serai dans vingt minutes environ, tu devrais y être avant moi. À tout à l'heure.

Décidément, il était écrit qu'il ne pourrait savourer pleinement cette soirée... À pied il raccompagna sa femme Élisabeth, qu'il appelait dans l'intimité Zaza, jusqu'à leur villa de la rue Octave Lartigau, à peine à cinq cents mètres des arènes. Il prit sa 308 Peugeot et fila vers la rue du Pouy, de l'autre côté de la ville.

Aucune difficulté pour trouver l'adresse exacte, les gyrophares de deux voitures de la police dacquoise encadraient le portail d'entrée. Quelques curieux étaient massés sur le trottoir conversant à voix basse. Vincent fut accueilli par le brigadier-chef du commissariat de Dax.

Il rapporta comment une certaine Madame Mireille Ventoux leur avait signalé par téléphone la mort de son mari Jean-Claude. Elle était actuellement dans sa chambre avec une voisine, visiblement très choquée elle avait dû prendre des pilules sédatives et n'était guère en état d'en dire davantage pour l'instant.

Vincent Barbier inspecta la scène de crime. Le corps était toujours sur le fauteuil dont le dossier s'imprégnait de sang. À première vue l'assassin avait tiré à bout portant. Le projectile, probablement un gros calibre vu la taille du trou de pénétration, était ressorti par l'arrière du crâne et s'était fixé dans l'appui-tête du fauteuil. Il faudrait l'extraire pour analyse. On notait toutefois que la trajectoire était presque horizontale.

Il en était là de ses constatations lorsque arriva Patrice Labarthe. Ils se connaissaient depuis l'école de police de Cannes-Écluse, en Seine et Marne, et avaient sympathisé sans doute en raison de leur origine landaise commune. Ils ne s'étaient pratiquement jamais plus quittés professionnellement, d'abord en région parisienne, ensuite à la brigade criminelle de Bayonne. Patrice n'était pas marié, il était un compagnon de travail de qualité et un ami fidèle très agréable à fréquenter hors du travail.

À son tour il se fit raconter. Les proches voisins, déjà interrogés, ne savaient rien et n'avaient rien entendu avant l'arrivée des voitures de police, pas même le son de la télé dont l'intensité s'atténuait fortement dès qu'on s'éloignait un peu de la maison. Ils avaient donné toutefois les premières indications, à savoir que la victime était agent immobilier à Dax et que son épouse travaillait dans la publicité à Bordeaux. On ne leur connaissait pas d'enfants et apparemment ils s'entendaient bien. Un couple sans histoire.

Patrice et Vincent tombèrent vite d'accord qu'il ne pouvait s'agir d'un suicide puisqu'il n'y avait aucune arme à proximité et que l'on n'a jamais vu un suicidé se tirer une balle

perpendiculairement au front. C'est généralement dans la bouche ou bien dans une tempe, ils en avaient connu plusieurs cas. Cela ne ressemblait pas non plus à un cambriolage ayant mal tourné, la pièce était parfaitement en ordre et ne paraissait pas avoir été fouillée. Ils s'assurèrent qu'il en était de même dans les autres pièces. Enfin la position du corps sur le fauteuil laissait supposer que la victime ne s'était pas levée, ou bien s'était rassise confiante face à son assassin. Pas très clair, tout ça.

Ils s'aventurèrent à frapper à la porte de la chambre où s'était isolée Madame Ventoux.

Elle les reçut poliment et fit l'effort de répondre à deux ou trois questions mais s'avéra incapable de soutenir un plus long interrogatoire. Elle avait le teint très pâle, les mains tremblantes et les yeux rougis. Le capitaine Barbier demanda si la voisine pouvait accueillir Madame Ventoux pour la nuit, car on allait interdire l'accès à la villa jusqu'au lendemain. Ils se donnèrent rendez-vous pour le samedi matin.

Ordre fut donné d'emporter le corps pour autopsie ; diverses photos furent prises de la scène de crime ; le policier de la scientifique chargé de relever d'éventuelles empreintes avait terminé. La villa fut entièrement fermée et la porte principale dotée des scellés de circonstance. Vincent invita Patrice à finir la nuit chez lui, rue Octave Lartigau. Demain il faudrait se lever tôt.

\*

#### SAMEDI 4

Leur premier soin, de retour rue du Pouy, fut d'interroger Madame Ventoux qui semblait avoir retrouvé ses esprits. Elle paraissait même bien moins affectée que la veille, elle était vêtue élégamment, discrètement maquillée et répondit clairement aux questions. Elle rapporta les circonstances dans lesquelles elle avait découvert le corps de son mari, entre 22 heures et 22 h 30 la veille en rentrant de Bordeaux.

Oui, elle avait noté dès son arrivée quelque chose d'anormal puisque le portail n'était pas ouvert, les volets pas fermés et aucune lumière dans la maison si ce n'était les lueurs de la télévision.

Non, elle ne connaissait aucun « ennemi » à son mari. Certes il y avait des mécontents parmi ses clients à l'agence immobilière. Soit parce qu'ils trouvaient trop faible l'estimation de leur bien à vendre, soit parce qu'ils trouvaient trop élevée la commission d'agence sur une transaction... Mais rien, lui semblait-il, qui justifie de la haine conduisant à un assassinat.

Non, elle n'avait rien remarqué d'inquiétant ni d'anormal dans le comportement de Jean-Claude, si ce n'est d'avoir réglé à la puissance maximum le son du téléviseur.

Cinq jours par semaine elle était à Bordeaux. Elle travaillait à l'agence *33 Point Com* depuis cinq ans.

- Quelqu'un peut-il témoigner que vous êtes rentrée par ce TGV de 22 heures ? demanda le capitaine Barbier.

- Eh bien... D'abord j'ai téléphoné à Jean-Claude depuis Bordeaux pour signaler que je rentrerai tard. Comme il n'a pas décroché, mon message doit encore être sur le répondeur.

Nous l'écouterons, mais je suis désolé de vous dire que cela ne saurait constituer une preuve.

- Il y avait beaucoup de monde dans mon wagon, seulement je ne connais pas personnellement ces gens-là... Sauf peut-être un voyageur que je rencontre assez souvent et qui gare sa voiture à côté de la mienne aux places des abonnés sur le parking de la gare. Il était là hier.

- Comment s'appelle-t-il ?

- Je l'ignore... Tout ce que je sais concerne sa voiture... C'est une petite Citroën rouge dont l'immatriculation commence et finit par 40. Entre les deux il y a des lettres dont je ne me souviens.

- C'est déjà ça... conclut le lieutenant Labarthe qui prenait dénote.

- Avez-vous remarqué s'il manquait des objets ou quoi que ce soit dans la maison, reprit Vincent Barbier ?

- Non... Rien à première vue, mais vous savez je n'ai pas fait d'inventaire...

- Nous devons accéder au compte bancaire de votre mari. Avait-il des soucis d'argent ?

- Nous avons un compte joint, voici les coordonnées... C'est moi qui l'approvisionne aux trois quarts, grâce à quoi nous ne sommes pas dans le besoin. Mais rien de plus.

- Nous vous remercions beaucoup, Madame. Nous allons rester en relation... Voici ma carte, n'hésitez pas à m'appeler si vous vous souvenez de quoi que ce soit d'autre.

Ils sortirent tous les deux et s'installèrent dans la voiture du capitaine pour faire le point.

- Tu vas t'occuper de la victime, dit Vincent à Patrice. Va voir à son agence immobilière si tu peux en apprendre davantage. Débrouille-toi pour accéder à leur compte bancaire, voir si tout est normal. Moi je m'occupe de la femme. Je vais tenter de contacter son bureau à Bordeaux.

Patrice Labarthe quitta la Peugeot de son collègue pour prendre sa Seat garée juste derrière, il se rendit immédiatement à l'agence Century 22 et demanda à voir le responsable. Celui-ci parut sincèrement consterné d'apprendre le décès de Jean-Claude Ventoux. C'était un collaborateur efficace au service de l'agence depuis plusieurs années.

Non, il ne lui connaissait aucun litige majeur avec des clients, encore moins avec des collègues. Lors de la dernière réunion hebdomadaire de toute l'équipe Monsieur Ventoux n'avait rien signalé de spécial à part la difficulté de faire comprendre à un vendeur qu'il demandait beaucoup trop de sa maison alors qu'il y avait plusieurs acquéreurs potentiels s'il se montrait plus raisonnable.

- Ce sont des situations courantes dans notre métier. En général tout finit par un compromis... Dans tous les sens du terme. Mais là ça semblait durer depuis plusieurs mois sans perspective de solution immédiate.

- Puis-je avoir les coordonnées de toutes ces personnes ?

- Il suffit de voir l'ordinateur de Monsieur Ventoux, il a dû tout noter.

Le lieutenant releva les noms, les adresses et les téléphones des clients des deux dernières semaines. Il allait devoir les contacter un à un ; c'était fastidieux mais nécessaire.

Pendant ce temps le capitaine Barbier avait demandé au service spécialisé de la police de rechercher dans les fichiers informatiques une Citroën rouge avec un numéro commençant et finissant par 40. En attendant la réponse il téléphona à l'agence publicitaire à Bordeaux. Bien que les bureaux soient fermés le samedi il obtint une réponse du chef d'agence, Jean Lamarque, qui préparait le planning de la semaine suivante.

- Je suis le capitaine Vincent Barbier de la police judiciaire et j'ai le regret, Monsieur, de vous apprendre le décès du mari de votre collaboratrice Madame Ventoux...

- Mon Dieu ! Que lui est-il arrivé ? Un accident ? Madame Ventoux est-elle blessée ?

- Non, elle n'a rien. Mais lui, a été assassiné à son domicile.

- Quelle horreur ! Comment est-ce possible ?

- J'aimerais savoir si Madame Ventoux avait un comportement normal à vos yeux ces derniers jours.

- Tout à fait normal. C'est une personne équilibrée, créative et très dynamique dont je n'ai qu'à me féliciter de la compter parmi notre personnel.

- Pourriez-vous me préciser vers quelle heure elle a quitté vos bureaux hier ?

- Hier ? Mais nous ne l'avons pas vue du tout... Elle avait pris une journée de RTT. Vous savez nous avons parfois des horaires à rallonge... Elle récupère ainsi de temps à autre, journée par journée.

Vincent Barbier remercia ; cette information était intéressante. Il allait falloir éclaircir au plus vite les raisons de ce mensonge de Mireille Ventoux.

Le service des immatriculations lui fournit trois signalements de Citroën rouge avec numéros conformes à la description. Il nota les coordonnées des propriétaires, un à Saint-Paul-lès-Dax commune limitrophe, un à Mont-de-Marsan la préfecture du département, et un à Dax.

Il commença par appeler celui de Dax. C'était le bon ; il dit d'abord ne pas connaître de Madame Mireille Ventoux puis, à la description des voitures se côtoyant sur le parking de la

gare, il confirma que la conductrice de la Clio noire voyageait quelques fois en même temps que lui et qu'elle était bien rentrée vendredi avec le TGV de 22 heures.

- Il ne lui est rien arrivé au moins ? demanda-t-il.
- À elle, rien du tout. C'est son mari qui est décédé.
- Pas possible ! C'est arrivé comment ?
- Vous verrez ça dans le journal lundi. Je vous remercie Monsieur.

\*

Vincent retrouva Patrice à l'heure du déjeuner ; ils échangèrent leurs informations pour décider de la suite à donner.

Dès le début d'après-midi ils retournèrent rue du Pouy. Surprise de les voir revenir aussi tôt, Madame Ventoux les reçut cependant très courtoisement. Elle avait changé de toilette, arborait un maquillage plus accentué autour des yeux et n'avait plus du tout cette allure de veuve éplorée des heures précédentes.

Madame, commença Vincent Barbier, je regrette que vous nous ayez caché une partie de la vérité. Hier vous n'étiez pas à votre bureau à Bordeaux...

- C'est exact, mais vous ne me l'avez pas demandé... Je n'ai jamais dit que je revenais du travail...

- Ne jouons pas sur les mots, s'il vous plaît. Que faisiez-vous hier à Bordeaux ? Du shopping ?

- Est-ce interdit ?

- Je vous en prie... Nous finirons par savoir, mais nous perdons un temps précieux pour rechercher l'assassin de Monsieur Ventoux.

- Eh bien... De temps à autre je vois quelqu'un.

- Vous voulez dire que vous avez une liaison ?

- Ce n'est pas ce que vous croyez... J'aime mon mari, mais j'ai rencontré un homme de qualité avec lequel je passe des moments privilégiés...

- Nous ne portons aucun jugement moral, c'est votre problème. Mais il nous faut l'identité de cette personne.

- Ce que vous demandez là est bien délicat, capitaine. C'est très personnel, vous savez...

- Je crains, Madame, que vous n'ayez pas bien compris la situation. Nous menons une enquête sur un homicide et nous devons tout savoir.

- Puisqu'il le faut... Mais promettez-moi la plus grande discrétion... Il s'agit du docteur Hervé Malinon, chirurgien-dentiste, cours de la Martinique, à trois cents mètres de l'agence 33 *Point Com*. Il pourra vous confirmer que nous étions ensemble hier.

- Nous comptons bien vérifier, en effet.

\*

- Je ne sais pas ce que tu en penses, mon vieux Patrice, mais nous n'avons pas beaucoup de certitudes dans cette affaire pas très claire. J'ai eu le labo tout à l'heure. Il confirme que c'est bien une balle de 9 mm Parabellum. Ça ne nous avance pas beaucoup étant donné qu'il s'agit du calibre le plus répandu.

- Bien... Alors je résume. Jean-Claude Vincent a été tué chez lui vendredi. Certainement avant 18 h 07 puisqu'il n'a pas répondu au message que sa femme a laissé à cette heure-là sur le répondeur. De plus il devait faire encore jour étant donné qu'il fermait d'habitude les volets à la tombée de la nuit. L'autopsie devrait préciser le créneau horaire. Enfin il ne semble pas avoir eu peur de son assassin puisqu'il n'a pas bougé de son fauteuil. Ça nous orienterait plutôt vers quelqu'un qu'il connaissait.

- Pourquoi le volume de sa télé était si fort ?

- J'y ai pensé. Peut-être l'assassin a-t-il voulu couvrir au moins partiellement le bruit du coup de feu. C'est très possible s'il avait un silencieux. Le décryptage des empreintes sur la télécommande nous en apprendra peut-être davantage. On n'a pas non plus relevé de traces de pas dans la maison, ni dans le jardin. Et bien sûr aucune caméra de vidéosurveillance dans le secteur...

- Alors, il nous reste quoi ?

- J'irai dès lundi jusqu'à Bordeaux voir l'amant de Madame Ventoux. Ça pourrait faire un suspect...

- Moi, j'ai ma liste des clients de l'agence immobilière en contact avec Monsieur Ventoux dernièrement. Tiens, je t'en ai fait une photocopie. Il y en a une quinzaine ; je vais les appeler un à un ce soir ou même demain dimanche. Selon ce qu'ils me diront nous verrons auxquels il faut rendre visite.

- Pour ma part je vais compléter mon rapport provisoire. Tu me diras lundi si j'oublie quelque chose. Allez... Bon dimanche quand même.

\*

## LUNDI 6

Dès sept heures du matin Vincent Barbier était déjà sur la route de Bordeaux. Il savait d'expérience qu'il lui faudrait près de deux heures pour atteindre le centre-ville, même si le lundi le trafic était un peu moindre en raison des fermetures de magasins. Il perdit cependant quelque temps pour trouver une place de stationnement proche du cabinet du dentiste.

La secrétaire de celui-ci précisa que sans rendez-vous il devrait patienter assez longtemps pour voir le docteur Malinon. Vincent Barbier lui demanda de préciser au docteur qu'il était de la police judiciaire. Ce fut efficace ; le dentiste fit répondre qu'il le recevrait entre deux patients.

C'était un bel homme d'une quarantaine d'années, brun, vêtu avec élégance, costume et chaussures de marque, bracelet-montre de luxe, aux manières un peu affectées.

- Bonjour Docteur, je suis le capitaine Vincent Barbier et j'aurais quelques questions à vous soumettre.

- Asseyez-vous capitaine. J'imagine ce qui vous amène, Madame Ventoux m'a téléphoné hier et je suis tout à fait désolé pour elle de ce qui est arrivé à son mari. Vous m'excuserez toutefois de ne pas verser une larme...

- Ce qui veut dire ?

- Ce qui veut dire que Monsieur Ventoux était à mes yeux un pauvre type sans ambition qui ne méritait pas une telle épouse. Madame Ventoux est d'une autre classe à tous points de vue.

- Peut-être... Mais quelqu'un l'a tué... Ce qui m'intéresse pour l'instant c'est de savoir si vous étiez ensemble vendredi, ici même à Bordeaux.

- C'est exact, du moins pour l'après-midi. Le matin j'étais ici avec mes patients.

- Pourtant Madame Ventoux prétend être arrivée dès le matin.

- Encore exact. C'était mon anniversaire et elle a fait quelques boutiques pour m'offrir une chemise. Tenez... Elle est encore dans ce placard, il y a même le nom du magasin sur le carton, vous pourrez vérifier. Elle m'a rejoint ici vers midi et nous sommes allés déjeuner au restaurant *Les Nouveaux Chartrons* à deux pas d'ici le long de la Garonne. J'y ai mes habitudes.

- Et ensuite ?

- Ensuite... Vous savez ce que c'est... Pour ma part je suis célibataire. Nous avons passé l'après-midi à l'hôtel Mercure à cinq minutes de là à pied, tout près de son bureau. C'est l'endroit où nous nous retrouvons lorsqu'elle dispose d'un peu de temps.

- Vers quelle heure vous êtes-vous quittés ?

- Je ne sais pas exactement... Un peu plus tard que d'habitude, je crois qu'elle a manqué son train de 18 heures.

- Aviez-vous des projets en commun ?

- Pas vraiment. Nous nous entendons parfaitement mais elle ne veut pas quitter son mari, encore moins divorcer. Il fallait nous contenter de ces brefs rendez-vous.

- Avez-vous déjà rencontré Monsieur Ventoux ?

- Une seule fois... Lors du mariage d'un ami commun, il y a environ deux ans. Cela m'a suffi.

Le capitaine Barbier remercia et prit le temps d'aller rapidement vérifier les dires du dentiste au restaurant et à l'hôtel.

Le patron des Nouveaux Chartrons se souvenait très bien de la présence, la veille au service du déjeuner, du docteur Malinon ; c'était un habitué. Ce jour-là il était accompagné d'une dame en effet. Ils étaient déjà venus ensemble auparavant.

À l'hôtel Mercure, ce fut plus difficile, car le réceptionniste entendait mettre un point d'honneur à tenir l'information confidentielle. Le capitaine eut vite fait de le convaincre que s'il faisait obstacle à une enquête judiciaire il aurait personnellement des ennuis.

- Vous savez, mon capitaine, si le docteur savait, il m'en voudrait beaucoup.

- Ne craignez rien, il sait déjà que je suis là. Alors, oui ou non est-il venu hier ?

- Oui... Je m'en souviens bien parce qu'il était avec une personne qui a dit que c'était l'anniversaire du docteur et qu'on leur monte une bouteille de champagne.

- Vous connaissiez cette personne ?

- Il se peut en effet qu'ils soient déjà venus d'autres fois.

- Avez-vous une trace comptable de leur passage ?

- Ce n'est pas difficile. Le docteur Malinon dispose d'un compte à l'hôtel qu'il règle en fin de mois. On peut trouver ça sur l'ordinateur. Attendez... Voyons un peu... Malinon... Voilà : trois passages ce mois-ci, dont le dernier vendredi avec un supplément champagne... Voyez vous-même.

Vincent Barbier abandonna l'idée d'aller jusqu'à la boutique d'où venait la chemise offerte, il perdrait trop de temps. Il reprit la route nationale 10 à peine plus d'une heure après être arrivé à Bordeaux. Il roulait au maximum de la vitesse autorisée et parfois un peu plus. S'il se faisait flasher par un radar cela n'aurait guère de conséquence, il plaiderait qu'il était en mission. Mais mieux valait éviter.

\*

Le lieutenant Labarthe s'était attablé à la brasserie dacquoise *Le Bala Club* en attendant son ami Vincent comme convenu. Il commençait à douter qu'ils puissent déjeuner ensemble, sa montre indiquait presque 13 heures et il était toujours seul devant son demi de bière. Enfin le capitaine arriva tout essoufflé. Il avait eu autant de mal à se garer à Dax que le matin à Bordeaux.

- Tu aurais dû commander, Patrice. Excuse mon retard, mais il y avait encore des files et des files de poids lourds sur la 10. Tu prendras quoi ? Pour moi ce sera une salade landaise avec un demi.

- Alors, ce déplacement ? Tu as appris quelque chose ?

- Pas terrible... Le dentiste a confirmé qu'il était bien avec Mireille Ventoux vendredi. J'ai vérifié, ça semble vrai, à moins qu'il ait soudoyé le restaurant et l'hôtel pour dire comme lui... Mais je ne crois pas. Ce qui est sûr c'est qu'il ne portait pas Jean-Claude Vincent dans son cœur. Cela en fait un suspect potentiel dans la mesure où la victime faisait obstacle à la vie commune qu'il souhaitait avec Mireille Vincent. Pour autant la chronologie ne colle pas, il ne pouvait pas être en même temps à Bordeaux et à Dax.

- À moins qu'il n'ait eu un complice !

- J'y ai pensé... Il a visiblement les moyens de s'offrir les services d'un tueur à gages.

- On ne peut éliminer cette piste. As-tu des nouvelles du labo ?

- Oui, la balle extraite du fauteuil est bien du 9 mm. En plus elle a été identifiée comme provenant d'une arme ayant déjà servi il y a quelques années ! C'est un Pistolet Llama M-82, fabriqué par la firme espagnole Llama Gabilondo y Cia et en dotation de l'armée espagnole depuis 1988. C'est à l'occasion d'une fusillade entre la police française et des membres de l'E.T.A. en Seine-et-Marne que l'arme a été utilisée, mais elle a disparu avec plusieurs des terroristes. On sait également, tu dois t'en souvenir, que d'autres pistolets automatiques de cette marque ont été trouvés lors de la mise au jour de plusieurs caches d'armes de l'E.T.A. dans les Landes.

- Ça sent de plus en plus le tueur à gages, tu ne crois pas ? On n'est pas sortis de l'auberge ! Et l'autopsie ?

- Rien de spécial, mort instantanée par projectile tiré à bout portant. Aucune trace de lutte. Décès estimé entre 16 heures et 18 heures vendredi.

- Et tes coups de fil aux clients de Jean-Claude Ventoux ?

- Rien pour l'instant. J'en ai eu huit sur seize, hier au téléphone. Les autres ne répondaient pas ; normal, c'était dimanche. Ils n'avaient rien à dire d'intéressant. Quelques-uns se sont montrés intarissables sur l'évolution du cours de l'immobilier. D'autres, s'ils étaient acquéreurs, n'étaient pas contents du comportement des vendeurs. Et vice-versa. Mais comme disait le chef d'agence ça finit toujours par des compromis. Je vais essayer de joindre les huit autres cet après-midi ou ce soir. Je doute que ce soit la bonne piste, mais sait-on jamais !

Ils finissaient leur café lorsque sonna le portable de Patrice Labarthe. C'était le commissariat de Dax. Il y avait un autre homicide à Saint-Paul. On les attendait sur place.

Saint-Paul-lès-Dax est une commune limitrophe de Dax. Seule la voie ferrée les sépare et en franchissant le pont du chemin de fer on passe de l'une à l'autre sans même s'en rendre compte.

Le capitaine dut faire usage de son gyrophare et de sa sirène pour avancer dans l'avenue de la Liberté puis l'avenue du Maréchal Foch. Son collègue tapotait des doigts sur son genou.

La résidence en question comptait plusieurs bâtiments de trois étages desservis par un grand parking commun auquel on accédait par l'arrière des immeubles. Devant l'entrée de celui de gauche se trouvaient déjà une voiture et une fourgonnette de police. Vincent Barbier immobilisa sa Peugeot à côté. Deux petits groupes de curieux se tenaient de part et d'autre du hall d'accès à l'escalier. Le sous-brigadier de l'autre jour accueillit les deux officiers de la PJ.

- On reste des mois sans problème de ce genre et puis là... deux, coup sur coup... pas croyable ! C'est au premier étage, vous allez voir.

Devant la porte de l'appartement quelques voisins commentaient l'événement. À l'intérieur ils passèrent du vestibule à la cuisine, la scène de crime était faiblement éclairée par un néon. Les meubles, couleur chêne foncé, créaient une sorte de damier avec l'électroménager tout blanc. L'homme était assis sur une chaise près de la table, une veste posée sur le dossier. Le haut du corps et les deux bras étaient étalés sur un journal recouvrant une partie de cette table. La tête légèrement tournée vers le bras droit, avec un gros trou noir au milieu du front. Le sang s'épandait sur la toile cirée jusqu'à atteindre les deux couverts préparés juste en face. Les assiettes baignaient dans le sang qui continuait à goutter sur le sol. Une vraie scène de film d'horreur. La similitude avec le crime de vendredi leur apparut immédiatement. Pas d'arme, ni de douille à terre. Aucune trace de lutte ni de cambriolage. Seule différence notable, le corps était encore chaud. On imaginait facilement que la victime en position assise lisait son journal lorsque, tournant la tête à droite, elle fut touchée à bout portant. Le projectile, après avoir traversé le crâne, alla se planter dans le mur situé à gauche, selon une trajectoire légèrement descendante.

\*

Ils rejoignirent dans le fourgon l'épouse du malheureux qui essayait de répondre entre deux crises de larmes. C'était une petite femme, brune coiffée court, vêtue d'un survêtement bleu marine. Elle dit se nommer Monique Marchand, 46 ans, elle travaillait comme employée dans un établissement de cure thermale de Dax. Son mari s'appelait Daniel, il avait 51 ans et était facteur à la Poste.

Cette semaine elle était du matin. Partie vers 5 heures avec son mari elle l'avait déposé à la poste avant de rejoindre les Thermes des Landes, l'un des quelque vingt établissements de l'agglomération. Sa vacation durait de 5 h 30 à midi trente. Tout ce temps, debout dans une atmosphère chaude et humide, elle enduisait les curistes de la fameuse boue thermale de Dax permettant de lutter contre les rhumatismes, puis elle les douchait et passait aux suivants...

Ces semaines-là, autant que possible son mari achevait sa tournée à peu près en même temps et rentrait déjeuner à la maison avec elle. Plus tard il reprenait son scooter jaune pour aller à la poste effectuer ses travaux de retour de tournée et préparer celle du lendemain.

Aujourd'hui il avait dû finir un peu plus tôt, car le scooter était en bas lorsque elle-même était rentrée. Hélas c'était pour découvrir dans la cuisine le sanglant spectacle. Elle ne cessait, entre deux crises de larmes, d'entrecouper son récit de « pourquoi ? » en tournant un regard implorant vers Vincent et Patrice.

Ce dernier qui était depuis quelques instants plongé dans ses notes attira Vincent hors du fourgon pour lui montrer sur son carnet la liste des clients qu'il avait relevée à l'agence Century 22. Le dernier nom, en fin de liste, était Daniel Marchand ! L'un des huit clients qu'il n'avait pu joindre la veille. Ils retournèrent auprès de Madame Marchand.

- Savez-vous, Madame, quelles relations qu'avait votre mari avec l'agence Century 22 ?

- Oh... Ne m'en parlez pas ! Il devenait dingue avec cette histoire.

- Quelle histoire ?

- Il y a six mois il a hérité, à la mort de son père, de la petite ferme avec un champ de maïs que possédait la famille depuis plusieurs générations. Seulement ni lui ni moi n'avions envie de reprendre cette activité. Aussi nous avons tout vendu pour 400 000 € et avec ça nous voulions acheter une maison en ville. Au bout de quelques recherches il avait trouvé par cette agence une jolie maison à vendre au Sablar, vous savez ce quartier de Dax entre l'Adour et la voie ferrée où se mêlent zones résidentielles et industrielles... Mais le vendeur demande plus de 470 000 €, un prix très exagéré par rapport au marché d'ici. Alors ils discutent à n'en plus finir, mais l'autre ne veut rien savoir. C'est dommage, car nous ne pourrions jamais payer le prix demandé et lui, il risque de rester longtemps avant de vendre, bien qu'il prétende être pressé.

- Connaissez-vous son nom et son adresse ?

- On doit avoir ça dans le tiroir du buffet. Je crois que c'est un nom comme Rostoff, ou peut-être Roscoff.

- Monsieur Marchand semblait-il inquiet ces jours-ci ?

- Pas du tout. Tenez, rien qu'hier nous sommes allés faire un tour à Cap Breton, ce n'est pas loin et l'air de la mer ça nous fait du bien.

\*

Ils prirent le temps de questionner les quelques voisins présents. Personne n'avait rien entendu, pas étonnant avec les engins qui travaillaient sur le chantier d'à-côté. Ça indiquerait encore l'usage probable d'un silencieux.

- Allez donc interroger le gardien, leur avait suggéré quelqu'un.

Il était en bas et discutait avec un policier dacquois qui lui montra les deux officiers de police.

- C'est à eux qu'il faut raconter tout ça.

- Bonjour Messieurs, je suis le gardien de la résidence. Je connais tout le monde et j'en sais beaucoup sur ce qu'il se passe ici, mais là c'est spécial, il paraît que ce pauvre Monsieur Marchand a été assassiné ?

- C'est malheureusement vrai... Auriez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel en fin de matinée ?

- Écoutez... Vers 11 h 30 j'avais fini de rentrer les poubelles et je traversais le parking pour aller vers mon logement, au dernier bâtiment. Et j'ai vu Julien sortir en courant du bâtiment des Marchand pour aller vers sa vieille Volkswagen rouge. D'habitude je ne le vois jamais courir. Il est monté à bord et a démarré en trombe en faisant un bruit d'enfer. Il faut dire qu'elle est plus de première jeunesse sa bagnole. Ça ne m'a pas intrigué plus que ça... Sauf qu'à la place d'à-côté de sa voiture, celle de Monsieur Boutin, il y en avait une autre que je n'avais jamais vue ici. Sûrement un visiteur. Je suis rentré chez moi et environ un quart d'heure plus tard j'ai regardé par ma fenêtre, cette voiture aussi était partie. C'est tout.

- Ce Julien, qui est-ce ?

- Oh Julien... Tout le monde le connaît plus ou moins ici. C'est un jeune, dans les 25 ans. Il habite un studio à l'étage au-dessus des Marchand. Il est sans boulot et traîne un peu partout en ville. Il y en a qui l'ont vu faire la manche au marché le samedi matin. D'autres disent qu'il trafique plus ou moins dans la drogue. Moi je pense plutôt qu'il serait consommateur que vendeur. Vous verriez son regard parfois... À part ça, on ne peut rien lui reprocher. Il ne fait pas de bruit... Sauf avec son auto. Et n'a jamais fait d'histoire avec les gens de la résidence.

- Alors qu'est-ce qui vous a intrigué ce matin ?

- Pas facile à préciser... Le voir courir comme s'il s'enfuyait. Un air effrayé... Je me fais peut-être des idées.

- Et la voiture à côté de la sienne ?

- Je ne l'ai pas assez observée, je ne sais même plus le modèle. Tout ce que je sais c'est qu'elle était à la place de la Kangoo de Monsieur Boutin.

\*

En repartant, Patrice Labarthe se grattait la tête.

- Bizarre, bizarre... Ça ressemble comme deux gouttes d'eau à l'assassinat de vendredi. Sûrement un pro... Pas de traces... Un seul coup en pleine tête et cette attitude du pauvre facteur qui semble être resté assis comme face à une connaissance...

- J'ai vu la balle qu'on a pu extraire du mur où elle s'était logée. Ça semble encore être du 9 mm.

- Moi, j'ai hâte de savoir ce que va dire le labo à propos de l'arme utilisée, tout comme j'aimerais connaître l'heure précise de ce nouvel assassinat.

- Apparemment en fin de matinée ; je ne suis pas légiste mais j'ai noté que la rigidité cadavérique ne se manifestait pas encore, ce qui voudrait indiquer un décès depuis moins de trois heures. Quant à ce Julien, il faut le trouver et lui parler au plus tôt.

- Attends ! Il y a autre chose. Le vendeur de la maison du Sablar : elle nous a bien dit qu'il s'appelle Rostoff ou Roscoff ! Eh bien il y a justement un Roscoff qui figure au milieu de ma liste ; je l'ai appelé deux fois mais ça ne répondait pas.

- Eh bien... Ça veut simplement dire que c'était un client de Ventoux. Allons tout de même voir ce Monsieur Roscoff.

\*

En peu de temps ils arrivèrent à l'adresse indiquée, rue des Vergnes au Sablar. La maison avait belle allure, toute en pierres de taille, datant apparemment de quelques dizaines d'années elle était en parfait état extérieur. Deux niveaux sur sous-sol et un jardin de belles dimensions. La grille d'entrée en fer forgé était fermée. Vincent sonna à l'interphone à plusieurs reprises. Une voix plutôt ferme finit par répondre.

- C'est pourquoi ?

- Police ! Nous aimerions parler à Monsieur Marcel Roscoff.

- À quel sujet ?

- Il serait préférable de ne pas parler depuis la rue...

Un petit signal sonore, et la grille se déclencha, les deux policiers entrèrent jusqu'à la porte de la maison proprement dite qui s'ouvrit laissant paraître un homme âgé, probablement plus de 65 ans, le cheveu poivre et sel coiffé en brosse mais rasé à zéro sur l'arrière de la nuque.

Il les fit passer dans un salon assez vaste, orné de nombreux tableaux et sous-verre aux murs. De grands doubles-rideaux vert sombre filtraient en partie la lumière extérieure.

- Monsieur Roscoff, nous aimerions savoir quels sont vos rapports avec l'agence immobilière Century 22 ?

- Quoi ? Ils ont porté plainte ?

- Pas du tout, mais nous croyons savoir que vous souhaitez vendre votre maison et que vous ne parvenez pas à vous entendre sur le prix avec un possible acquéreur...

- Et alors ? Est-ce que désormais ça intéresse la police ?

- C'est que cet éventuel acquéreur vient d'être assassiné.

Le retraité marqua un temps d'arrêt, les traits de son visage se figèrent plusieurs secondes avant qu'il reprenne.

- Duquel vous parlez ? C'est que j'en ai plusieurs des candidats.

- De Monsieur Marchand, Daniel Marchand, facteur domicilié à Saint Paul. Vous voyez ?
- Parfaitement. Mais il y a peu de chance que je lui vende, car il ne veut, ou ne peut, payer le prix fixé.
- Je vous rappelle qu'il est décédé... Quel prix demandez-vous donc ?
- Oui... Pardon... Il ne pouvait payer les trois millions.
- Trois millions ?
- Oui, je compte toujours en francs pour les grosses sommes. Ça faisait, paraît-il, dans les 457 000 euros auxquels on ajoute la commission d'agence pour arriver dans les 475 000.
- C'est une grosse somme...
- C'est une très belle et solide maison. Je suis veuf et c'est devenu trop grand pour moi désormais. Je voudrais finir mes jours en Bretagne, au bord de la mer comme mes ancêtres.
- Vous avez dit avoir d'autres candidats...
- Oui... Enfin... Il y en a surtout un autre. C'est le garagiste d'à côté. Il voudrait surtout récupérer mon terrain pour s'agrandir. Lui aussi veut faire baisser le prix et je n'en ai aucune envie pour qu'il fasse démolir aussitôt la maison où j'ai passé tant d'années avec ma défunte épouse.
- Quel était votre métier, Monsieur Roscoff ?
- Moi, j'étais militaire, dans la gendarmerie ; adjudant-chef en fin de carrière.
- Vous devez comprendre que notre enquête nous conduit à interroger toutes les personnes ayant été récemment en contact avec Monsieur Marchand. Nous cherchons des indices, nous cherchons une arme...
- Des armes, vous en trouverez pas mal ici, je les collectionne. Voulez-vous les voir ? Elles sont dans une malle au sous-sol.
- C'est très aimable, merci. Mais pas aujourd'hui, le temps nous manque. En revanche nous aimerions savoir pourquoi vous avez cru que l'agence avait porté plainte.
- Oh... C'était stupide de ma part. L'autre jour je les ai menacés s'ils ne me trouvaient pas un acheteur prêt à payer le prix. Je me suis un peu emporté envers le commercial chargé de mon dossier.
- Monsieur Ventoux ?
- Oui, c'est ça. Vous le connaissez ? C'est lui qui vous a donné mon adresse ?
- Non ce n'est pas lui, mais effectivement nous l'avons connu tout dernièrement.

Ils se quittèrent non sans avoir laissé leurs coordonnées à Monsieur Roscoff pour le cas où il se souviendrait de quelque chose.

- Je ne comprends pas, dit Patrice à Vincent, pourquoi tu as refusé qu'il nous montre ses armes. Il pourrait faire un suspect lui aussi.

- Tu te doutes bien que si c'est lui, il n'a pas laissé le pistolet avec ce qu'il nous aurait montré. Et si ce n'est pas lui, nous n'aurions pas trouvé le Llama M-82 en cause dans la mort de Jean-Claude Ventoux.

- Et peut-être dans celle du facteur !

- Parce que tu crois que c'est le même tueur ?

- Pas impossible...

- Pendant que nous sommes dans le quartier j'irais bien faire un tour chez le garagiste d'à côté, qu'en penses-tu ?

\*

Le grand rideau de fer relevé laissait voir depuis la rue tout l'intérieur du garage où s'affairaient trois hommes. Vincent s'adressa au plus proche.

- Bonjour, nous sommes de la police et voudrions parler au patron.

- C'est Monsieur Dorieux, celui qui est penché sur le moteur de la Fiat, là-bas.

Ils s'approchèrent et se présentèrent. Le garagiste proposa d'aller au calme dans le bureau.

- Vous êtes sans doute encore à la recherche d'une voiture volée... J'ai les papiers de tous les véhicules présents, je peux vous les montrer.

- Non, non... Ce n'est pas notre problème. Nous avons besoin de renseignements à propos de la vente de la maison de Monsieur Bosco.

- Ça alors... Il a mis la police dans le coup !

- Pas du tout, c'est nous qui avons pris l'initiative, car l'un des acheteurs éventuels vient d'être assassiné. Nous venons de voir Monsieur Roscoff et il nous a dit que vous aussi étiez intéressé.

- Oui, je l'ai été, car je pensais pouvoir agrandir le garage. Mais c'est devenu trop compliqué avec le vieux gendarme.

- Comment ça ?

- Je ne sais pas s'il vous l'a dit, mais quand j'ai évoqué l'idée d'unir les deux terrains ça lui a donné des idées. Il s'est imaginé qu'en effet les deux surfaces réunies pourraient intéresser un promoteur pour construire une résidence. Il m'en a même adressé un qui est venu estimer les superficies. Au final cela ne donnerait pas une surface suffisante pour avoir le permis de construire sur plus de quatre étages et le promoteur estime que ça ne serait pas rentable.

- Le gendarme, comme vous dites, est-il au courant ?

- Bien sûr, mais il s'obstine. Il prétend pouvoir obtenir une dérogation. Moi, je reste en attente. Si vraiment un promoteur est sûr d'obtenir le permis je pourrais moi aussi vendre un bon prix. Je me donne jusqu'à la fin de l'année, après ça j'abandonnerai.

Il était 19 heures et les deux mécanos avaient fini leur journée. Ils frappèrent à la porte du bureau pour signaler qu'ils avaient abaissé le rideau de fer. Ils sortirent par la petite porte réservée aux clients.

- Moi, je reste souvent plus tard pour finir tranquillement mon boulot. L'ennui c'est que je ne vois plus l'heure passer et je rentre tard à la maison. C'est un peu pour ça que j'avais regardé du côté de la maison du gendarme. Un garage plus grand et un logement sur place auraient été une excellente chose.

- Nous comprenons... Monsieur Roscoff vous a-t-il semblé un homme violent ?

- Je dirais non. C'est une grande gueule, il est têtu, capable de s'emporter verbalement, mais ça s'arrête là, à mon avis.

Les deux policiers remercièrent et sortirent à leur tour par la petite porte que le garagiste ferma à clé derrière eux.

- Alors Vincent, tu en penses quoi ?

- J'ai du mal à voir Roscoff comme suspect. Je ne crois pas qu'il ait tué le facteur. Et toi ?

- On manque d'éléments sérieux. C'est tout de même étrange la ressemblance entre les deux assassinats. Attendons les conclusions de la balistique. Je les rappelle demain matin.

- OK... Moi je vais retourner à Saint-Paul voir si le dénommé Julien est de retour. À demain.

\*

Sur le parking de la résidence la vieille Golf rouge défraîchie qu'il avait vue la veille était bien là. Patrice se rendit directement à l'étage au-dessus de l'appartement des Marchand. Le palier donnait sur quatre portes numérotées de 11 à 14. Il sonna à la première. Une vieille dame entrouvrit.

- C'est pourquoi ?

- Je suis de la police Madame, et je voudrais parler à Julien. Savez-vous quel est son appartement ?

- Bien sûr que je le sais... Il habite au 13, mais je ne sais, pas s'il est là. Depuis ce matin il y a tellement de va-et-vient dans cet immeuble...

Il remercia et sonna au numéro 13.

- Qui c'est ?

- C'est la police, Monsieur.

- J'ai rien fait ! Qu'est-ce que vous me voulez ?

- Simplement vous parler. Ouvrez s'il vous plaît.

Patrice entra dans ce studio finalement bien mieux tenu que ce à quoi il s'attendait. C'était propre et rangé. La télé était allumée, volume sonore discret.

- Vous savez sans doute que votre voisin du dessous est mort ?

- Non, j'savais pas. C'est pour ça qu'il y avait tout ce remue-ménage ce matin ?

- Oui, c'est pour ça. Pourquoi êtes-vous parti si précipitamment en fin de matinée ?

- Qui c'est qui vous a dit ça ? Le gardien, je parie...

- Peu importe. Répondez !

- Eh bien... J'étais pressé, j'avais un rendez-vous et j'ai pas vu passer l'heure.

- Rendez-vous avec qui ?

- Ah ça, je ne peux pas vous donner son nom... Parce que je ne le sais pas... Et il ne serait pas content que je vous en parle.

- C'est un dealer ? Celui qui vous vend des stupéfiants ?

- On peut dire ça comme ça... Mais vous savez c'est seulement pour ma consommation. Je ne revends pas.

- Admettons... Vous aviez rendez-vous à quel endroit ?

- Entre la cathédrale et le marché couvert. Mais j'en ai déjà dit trop. Si vous devez le coffrer ne dites surtout pas que ça vient de moi.

- Possédez-vous une arme ?

- Une arme ? Si j'en avais une je l'aurais déjà revendue. J'ai plus besoin de fric que d'un flingue.

- Quand vous êtes parti si vite ce matin avez-vous remarqué quelque chose d'anormal dans ce bâtiment, quelqu'un ou des bruits ?

- C'est quoi d'anormal ? Pas comme d'habitude vous voulez dire ? Ben, quand j'y pense, la porte d'entrée des Marchand était entrouverte... Ce serait pas lui qui est mort ?

- Exact. Rien d'autre ?

- Euh... Si ça peut vous intéresser, dans le hall en bas, il y avait un homme qui s'est tourné vers les boîtes aux lettres à mon passage.

- Il était comment ?

- Grand, un blouson foncé. C'est tout ce dont je me souviens.

- Je vous remercie. Mais au fait vous vous appelez Julien comment ?

- Julien Delcroix. Vous croyez que je vais avoir des ennuis ?

- Si vous m'avez bien dit la vérité, je crois que ça ira pour cette fois.

## MARDI 7

Patrice Labarthe eut bien du mal à patienter jusqu'à 9 heures pour appeler le service de la balistique. Il avait obtenu que l'on y traite en priorité l'identification du projectile ayant tué le facteur en argumentant de l'urgence pour enquête en cours. Grâce à la base de données CIBLE (Comparaison et Identification Balistique par Localisation des Empreintes) on savait que la balle était en tout point identique à celle trouvée chez Jean-Claude Ventoux et qu'elle provenait du même pistolet espagnol.

Il s'empressa d'appeler Vincent Barbier à Dax pour lui faire part de la nouvelle.

- Cela nous apporte une certitude au milieu de toutes nos questions : le même assassin a opéré les deux fois. Quant au Julien en question, il m'a l'air d'un pauvre gosse un peu paumé. Je ne le crois pas capable de faire du mal à quelqu'un et il n'a pas le moindre mobile.

- Écoute Patrice ! Je ne plaisante absolument pas, il faut que tu rappelles tout de suite. On vient de m'appeler, le garagiste du Sablar a été trouvé mort ce matin. J'y vais immédiatement. Rejoins-moi sur place.

\*

C'était Albert, le plus jeune des deux mécaniciens, qui avait découvert son patron. En arrivant à sept heures de ce mardi matin il s'était étonné de voir le rideau de fer encore baissé. Habituellement Monsieur Dorieux arrivait le premier et ouvrait tout en grand. Albert avait pensé qu'il avait été retardé sur la route en venant de chez lui. Ce n'était pas bien gênant, car il détenait l'une des clés permettant d'actionner le rideau depuis l'extérieur. Auparavant il avait tenté de passer par la petite porte du bureau, mais le verrou était fermé de l'intérieur.

Le rideau de fer s'était relevé lentement sans faire beaucoup de bruit tant il était bien graissé. Albert était allé tout droit à l'armoire vestiaire au fond de l'atelier pour se changer, c'est alors qu'il avait découvert le corps inanimé de son patron à côté de l'appareil pour démonter les pneus, invisible depuis l'entrée à cause de la voiture au capot levé juste à côté.

Croyant à un malaise ou une chute malencontreuse il s'était penché sur lui avec appréhension, il avait une jambe repliée sous l'autre et une mare de sang s'étalait sous sa tête qui présentait un trou bordé de sang figé sur le front et une large blessure à l'arrière du crâne.

Albert n'avait même pas entendu son collègue Étienne qui, en arrivant, lui avait demandé ce qu'il se passait. En réalisant l'effroyable vérité ils appelèrent la police.

Quand Vincent Barbier arriva sur place, les deux jeunes gens racontaient à nouveau aux agents du commissariat comment ils avaient trouvé Monsieur Dorieux. Ce qui les surprenait le plus c'était le fait que le garage était totalement fermé de l'intérieur et qu'à l'évidence l'auteur de cet acte n'était plus dans les lieux. Même quelqu'un d'inexpérimenté aurait compris qu'il ne

pouvait s'agir d'un suicide. Ce que les mécaniciens ne pouvaient savoir c'est que la scène présentait à nouveau de très curieuses ressemblances avec les deux assassinats de ces jours derniers.

Vincent prenait des notes et surtout examinait les lieux autour du corps. Comme les autres fois on ne trouvait aucune douille, mais la position du corps laissait supposer qu'il était debout lorsqu'il fut atteint à bout portant et s'était effondré sur le sol au pied de la machine sur laquelle il travaillait.

Patrice Labarthe arriva tout excité.

- Ne me dis pas que c'est encore la même chose !

- Mais si, mon vieux... Aucun doute cette fois, non seulement nous avons affaire à un professionnel mais c'est aussi un tueur en série !

\*

En imaginant la position debout du garagiste devant le démonte-pneu ils purent reconstituer approximativement celle du tueur qui avait dû arriver par la droite, car il n'y avait guère de place ailleurs. Dorieux avait dû tourner la tête vers lui tout en continuant ou s'appêtant à travailler. Le coup l'avait propulsé à terre sur sa gauche. La balle devait donc se trouver quelque part vers l'établi le long du mur.

Ils cherchèrent longtemps avant de la trouver. Elle avait percuté une grosse clé plate accrochée au-dessus du plan de travail et était tombée au milieu de diverses pièces et outils posés sur cet établi. Un peu plus écrasée que les deux précédentes elle leur ressemblait fortement et fut aussitôt envoyée à son tour à l'analyse balistique.

Le corps, froid et déjà raide, laissait estimer le décès à plusieurs heures, c'est-à-dire dans la nuit. Que faisait le garagiste à démonter un pneu en pleine nuit ? Ou alors la veille au soir, après le départ des policiers ? L'autopsie préciserait.

Le lieutenant Labarthe entama l'habituel interrogatoire des mécaniciens. Non, ils n'avaient pas remarqué s'il manquait quelque chose dans le garage. Oui, la porte du bureau vers l'extérieur était encore fermée. Non, le rideau de fer ne présentait aucune trace d'effraction. Non, ils n'avaient pas connaissance d'ennemis du patron. Non, ils n'avaient pas téléphoné à son épouse pour l'avertir.

Ils ne voyaient pas non plus comment l'assassin avait pu s'en aller. Le rideau de fer et la petite porte étaient bien fermés et les doubles des clés étaient toujours dans le tiroir du bureau.

Le voisin le plus proche était l'ex-gendarme. Il était accouru en entendant arriver les voitures de police et se tenait scrupuleusement sur le trottoir sans parler aux autres badauds qui commençaient à s'attrouper. Vincent l'aperçut.

- Tiens ! Monsieur Roscoff ! Je crois que vous venez de perdre encore un acquéreur...

- Oui, j'ai compris... C'est incroyable ; comment est-ce arrivé ?
- Nous ne savons pas encore. N'avez-vous rien remarqué ou entendu depuis hier soir ?
- Rien que les petits bruits habituels du quartier, pourtant j'ai le sommeil léger.
- Les journalistes ne vont probablement pas tarder à venir interviewer les gens du voisinage.

Nous vous serions reconnaissants de ne pas donner trop de détails sur cette affaire qui se complique sérieusement.

- Vous ne me considérez tout de même pas comme suspect ?
- Oh... Vous le savez bien... Dans notre métier tout le monde est suspect jusqu'à preuve du contraire.

Après avoir entendu cette boutade du capitaine, le retraité fit demi-tour et regagna sa maison en maugréant. Vincent invita Patrice à venir déjeuner à la maison. Ils y seraient plus tranquilles pour récapituler la situation. Il téléphona à son épouse qu'elle prévoit un couvert en plus.

\*

- Plus le temps passe et moins on avance ! lança Patrice à la fin du repas.
- Tu parles ! Un tueur en série à Dax, ça va faire jaser... Deux morts en moins de 24 heures, quatre jours après le premier... Nous avons intérêt à faire progresser notre enquête... Ou plutôt nos enquêtes...

- Regarde, si je liste sur cette feuille les points communs aux trois assassinats qu'est-ce que j'obtiens ? Le même type d'exécution à bout portant en plein front. Sans bruit remarqué à l'extérieur. Avec la même arme - je suis sûr qu'on n'a pas besoin d'attendre les conclusions de la balistique - d'un modèle utilisé par l'armée espagnole et les terroristes de l'E.T.A. Pas de vol. Apparemment pas de lutte, les victimes semblent avoir été en confiance face à leur assassin, peut-être quelqu'un qu'elles connaissaient.

- Tu oublies l'essentiel ! Les trois morts ont quelque chose à voir avec l'immobilier et plus précisément avec la vente de la maison du gendarme.

- Non, je ne l'oublie pas... Mais je ne vois pas où ça nous mène. Qui aurait intérêt à faire taire ces trois hommes ? À qui profitent les trois crimes ?

- On a dû passer à côté de quelque chose... Des indices nous échappent... Il va falloir tout reprendre à zéro !

- Tu crois ?

- Je ne vois pas d'autre solution. Allons revoir les scènes de crime et interrogeons à nouveau toutes les personnes qui ont déjà témoigné. Revoyons tout ça d'un œil neuf. Allons chercher même les personnes que nous avons mises de côté en estimant qu'elles n'en sauraient pas plus que les autres... Recherchons auprès des banques des retraits de fonds suspects ; un tueur à gages ça se paye cher.

- Il y en a pour plusieurs jours de travail ! Faut-il demander du renfort ?

- Ça ne nous avancerait guère, il faudrait briefer en détail les collègues désignés. Personne n'est mieux à même de résoudre cette affaire que toi et moi ! Allez, mon vieux ! Au boulot ! On fait le point tous les soirs ici à vingt heures. Hein, Zaza que ça ne te dérange pas ?

\*

### MERCREDI 8 - JEUDI 9

Chacun de leur côté les deux policiers passèrent les deux jours à reprendre les témoignages, à retourner sur les lieux, à examiner les photos prises sur place, à relire les rapports d'autopsie et de balistique. Aucune piste nouvelle n'apparaissait.

Le jeudi après-midi ils s'étaient rendus aux obsèques de l'agent immobilier. D'abord en la cathédrale de Dax, puis au cimetière. Une trentaine de personnes assistaient à la cérémonie et les enquêteurs étaient restés légèrement en retrait afin de pouvoir observer tout le monde. Patrice Labarthe pensait qu'il y avait une chance que l'assassin assiste à l'enterrement.

- J'ai le sentiment qu'il est là ! avait-il soufflé à l'oreille de Vincent lors de la mise en terre. Je le sens comme si je le voyais...

Parmi les présents ils avaient relevé la présence de son épouse Mireille accompagnée du chirurgien-dentiste bordelais, les parents de Jean-Claude Ventoux qui regardaient leur belle-fille d'un œil scandalisé et qu'ils avaient reconnus d'après une photo de famille vue au domicile du mort, le patron et le personnel de l'agence immobilière, des voisins... En somme personne de vraiment inconnu. " Ton intuition semble en panne ", avait ironisé Vincent.

\*

### VENDREDI 10

Une semaine après le début de la macabre série aucun suspect véritable n'avait pu être appréhendé. Au siège de la P.J. à Bayonne le commissaire n'était pas satisfait du tout et avait convoqué Vincent Barbier et Patrice Labarthe pour une explication « franche et directe », autrement dit une engueulade. La troisième des balles ramassées sur les lieux des crimes avait été identifiée comme les deux premières : provenant du même pistolet automatique.

- Ce n'est tout de même pas sorcier, avait lancé le commissaire ! Vous avez un seul assassin à trouver et vous disposez d'indices sur trois sites. La presse de ce matin commence à ironiser sur nos capacités à protéger les habitants. Si ça dure encore quelque temps, les gens vont se mettre à paniquer, une psychose va s'installer... Je ne veux pas de ça, vous m'entendez !

Sortant de ce bref entretien, Patrice se tourna vers Vincent.

- Il n'a pas totalement tort, le patron. On devrait trouver davantage de points communs maintenant que nous avons trois crimes par la même arme, dans la même agglomération en moins d'une semaine. En dehors des activités de l'agence immobilière rien ne semble relier tous les protagonistes de ces tragédies. Aucun des trois lieux n'est couvert, de près ni de loin, par une caméra de vidéosurveillance. Pas une empreinte utile, y compris sur la télécommande du téléviseur des Ventoux... Pas de comportement bizarre rapporté par des voisins.

- Ouais... Pas grand-chose à nous mettre sous la dent... Je vais tenter de rencontrer la veuve du garagiste tout à l'heure en rentrant à Dax. Il paraît qu'elle est sortie de son état de prostration, je verrai si elle peut apporter des précisions utiles. De ton côté n'oublie pas demain matin la cérémonie de crémation du facteur. Tu te souviens où est le crématorium, c'est route de Talamon, un peu en dehors de la ville... Après ça, passe à la maison on mangera ensemble.

\*

Madame Gisèle Dorieux habitait à la sortie de Saint-Paul-lès-Dax en direction de Mont-de-Marsan tout près du centre commercial Le Grand Mail. Vincent la trouva entourée de son fils aîné et sa belle-fille. Ils étaient tous trois occupés à préparer du foie gras.

- Cela peut vous surprendre, capitaine, de nous voir là, à travailler autour de cette table, mais vous savez quand les canards sont livrés par la coopérative il ne faut pas perdre de temps. Ma mère, ni personne, ne pouvait imaginer qu'un tel drame allait nous frapper. Si vous pouviez patienter un petit instant que nous finissions celui-là... Les trois autres attendront bien un peu.

Vincent regarda faire cet homme qui d'un trait de couteau ferme mais pas trop appuyé venait de faire une longue incision sur la peau du ventre du gros canard retourné sur la table. Il écarta la peau et plongea ses deux mains dans l'abdomen de l'animal pour en sortir un, puis deux, énormes foies d'un beige rosé luisant. Sa mère s'en empara pour retirer avec un fin couteau le nerf central et la petite poche de fiel à ne surtout pas perforer.

La belle-fille prit le relais, pesa chaque foie et les frota avec un mélange de poivre et de sel avant de les mettre chacun dans un bocal destiné à la stérilisation.

- Excusez-nous, Monsieur, reprit Madame Dorieux, nous finirons plus tard. Il y a des moments où je me demande s'il est normal que la vie continue... Du moins pour moi.

- Je vois que vous êtes une femme courageuse, Madame Dorieux. Et bien entourée, ce qui compte le plus. C'est moi qui suis désolé de devoir vous poser quelques questions.

Elle s'essuya les mains sur son grand tablier à carreaux et entraîna Vincent dans la salle à manger où il s'assit face au canapé où les trois Dorieux avaient pris place.

- Votre mari avait-il des ennemis, ou des ennuis ?

- Dans son travail, vous voulez dire ?

- Oui, dans son travail ou même sa vie privée.

- Ça m'étonnerait beaucoup. Il me racontait tout et plus serviable que lui, vous ne trouverez pas. Maintenant vous savez, il y a toujours des clients qui voudraient des choses impossibles. Étienne ne se prêtait pas aux magouilles.

- Était-il inquiet ou avait-il changé d'habitude ?

- On n'a rien remarqué.

- Étiez-vous au courant de ce projet d'acheter la maison du voisin ?

- Celle du gendarme ? Bien sûr, Etienne en rêvait pour agrandir le garage et construire un logement sur place. Moi je ne poussais pas trop... Déjà que je ne le vois pas beaucoup avec la maison loin de son travail... Si on habitait sur place il passerait tout son temps au boulot. Mais que voulez-vous... C'est... c'était sa vie. Et puis si vous voulez mon avis, le gendarme, il n'avait, pas tant que ça, envie de vendre. Il évoquait sans cesse les bons souvenirs du temps où sa femme était encore là. Il disait que chaque recoin de la maison et du jardin lui rappelait des instants heureux, etc.

- Qu'allez-vous faire du garage maintenant ?

- Nous n'avons rien décidé, répondit le fils. C'est trop tôt... La morgue ne nous a pas encore rendu le corps de mon père. Je peux seulement vous dire que nous avons pensé à continuer l'activité avec les deux ouvriers actuels plus un ou deux autres à embaucher.

- Vos ouvriers étaient-ils au courant de cette éventualité de reprendre l'affaire ?

- Nullement. C'est juste une idée comme ça, entre nous.

- Dites-moi capitaine, enchaîna Madame Dorieux, est-ce que tout ça a un rapport avec les deux autres crimes dont parlent les journaux. Ils semblent croire qu'il y a un tueur en série dans le secteur ?

- C'est bien ce que nous cherchons à établir, Madame, afin de stopper cette horreur. Je vais vous laisser à vos préparatifs, prévenez-moi si vous repensez à quelque chose.

\*

## SAMEDI 11

Un peu avant midi Patrice arriva rue Octave Lartigau, devant la maison des Barbier. Vincent bavardait avec son épouse à la fenêtre de leur salon. Il sortit pour l'accueillir.

- Salut Patrice... Alors cette crémation ?

- Rien à en dire... Très peu de monde... J'ai le sentiment très net que cette fois l'assassin n'est pas venu. Et toi ? La femme du garagiste ?

- Rien non plus. Elle ne comprend pas et ne soupçonne personne. Ou alors, dit-elle, il faudrait recenser les clients qui n'ont pas obtenu de son mari soit une falsification de compteur, soit une

magouille quelconque en prévision du passage de l'expert après un accident. Tu me diras ce que tu en penses, mais je ne vois pas très bien cela coller avec nos trois affaires.

Ils passèrent à table. Patrice félicita Élisabeth pour son entrecôte de bœuf de Chalosse et surtout pour son dessert, une tourtière landaise à base de pâte feuilletée et de compotée de pommes à l'armagnac. Un régal.

Alors qu'ils prenaient le café, le téléphone de Patrice sonna. Il se leva et se mit un peu à l'écart en s'excusant.

- Oui, c'est moi. Bonjour commissaire....

.....

- C'est de ma faute en effet. J'avais éteint mon portable pendant la crémation et j'ai seulement pensé à le rallumer il y a un quart d'heure et je....

.....

- Pas possible !

.....

- Oui, je suis avec lui. Je vais l'informer.

.....

- Je la rejoins tout de suite. Mes respects commissaire.

Intrigué par cette communication dont il n'avait pu entendre les longues tirades du commissaire, Vincent attendait les explications de Patrice.

- Bon... Rassieds-toi ! Ça ne va pas être simple... Par où je commence ? Voilà : il y a eu encore un mort ici à Dax... Dans le parking du Casino Barrière...

- Bien ! Ça devient une habitude... Mais où est le problème ?

- Le problème c'est la victime qui n'est autre que le pharmacien Albert Delplanque !

- Ah ? Celui-là !

Patrice s'attendait à une plus vive réaction de son ami. Albert Delplanque, en plus d'être propriétaire d'une importante pharmacie de Dax était aussi conseiller municipal et candidat aux prochaines élections législatives. Mais surtout c'était le conducteur de la voiture qui avait renversé et tué Romain, le fils de Vincent, il y avait deux ans de cela...

- Et ce n'est pas tout... En raison du rapport qui existe entre cet homme et toi le commissaire interdit que tu t'occupes de cette partie de l'enquête. Comme il n'arrivait pas à me joindre ce matin, il a déjà envoyé sur place quelqu'un pour m'assister. Je suis désolé, mon vieux, mais c'est la règle pour éviter que certains résultats de l'enquête deviennent irrecevables. Tu le sais.

- Et il ne pouvait pas me le dire lui-même !

- Que veux-tu que je te dise ? T'inquiète pas, il m'a dit de t'informer, sans préciser dans quelles limites... Je te ferai mon rapport en priorité.

Patrice Labarthe prit congé en félicitant encore Zaza et partit rapidement vers le casino.

\*

En arrivant au centre de la ville, avenue Eugène Milliès Lacroix, il nota que les voitures du commissariat n'étaient pas devant le grand escalier de l'entrée proprement dite du casino mais à une centaine de mètres plus loin, à l'entrée du parking souterrain.

Un gardien de la paix le salua et lui indiqua de la main le chemin à suivre. Une banderole jaune « Accès interdit – Police » barrait la rampe d'accès au parking. Derrière cette banderole se tenaient deux policiers de Dax en discussion avec une jeune femme.

- Lieutenant Labarthe ? Je suis le lieutenant Brigitte Clément. Je viens d'être transférée de la P.J. de Marseille à Bayonne. Le commissaire m'envoie ici pour travailler à vos côtés sur cet homicide. J'ai seulement fait le tour de la scène de crime, je vous attendais. Si vous voulez, nous pouvons y aller, c'est au fond du parking, la Mercedes grise sur la gauche.

\*

Le parking était presque vide. Bien que le casino soit ouvert dès dix heures chaque matin, c'est surtout l'après-midi et le soir qu'il faisait le plein, entre autres avec les curistes. L'accès à ce parking était libre, théoriquement réservé aux clients mais quelques Dacquois l'utilisaient comme parking public gratuit lorsque les places de stationnement se faisaient rares dans les rues du centre.

La Mercedes était garée tout au fond, à proximité de l'ascenseur pour accéder au casino. Il fallait s'en approcher pour voir qu'il n'y avait plus de vitre côté conducteur et qu'un corps gisait en travers des sièges avant. Les coussins et le tapis de sol étaient couverts de sang noirâtre à demi séché. La victime présentait une assez large blessure sur le côté gauche de la tête au-dessus de l'oreille et une autre à hauteur du cou. Le corps était raide. Des éclats de verre étaient dispersés dans tout l'avant de l'habitacle. Patrice examina cela attentivement. Un agent de police lui indiqua qu'on apercevait deux douilles sous la voiture, près du pneu avant gauche. En se penchant il en découvrit même une troisième, du 9 mm. Il les fit enlever, après photographie, pour la balistique.

- Eh bien... Voilà qui nous change de l'habitude ! Ça devenait monotone... Ne vous inquiétez pas Mademoiselle Clément, je vous expliquerai.

- Pas de problème... Vous pouvez m'appeler Brigitte, vous savez.

- OK Brigitte. Savez-vous qui a découvert ça et si quelqu'un a vu quelque chose ?

- Je vous attendais pour aller voir le directeur du casino. Il est passé tout à l'heure dire qu'il se tenait à notre disposition.

Ils furent reçus dans le vaste bureau directorial aux murs tendus de tissu rouge.

- Prenez place... Puis-je vous offrir quelque chose ? Un café peut-être ? Ils acceptèrent et écoutèrent son récit tout en prenant des notes.

- Quelle histoire ! Cela va se savoir et ce n'est pas bon pour les affaires... Enfin ! Ce pauvre Monsieur Delplanque... Qui aurait pu imaginer ?

- Venons-en aux faits, s'il vous plaît.

- Vous avez raison, excusez-moi, c'est le choc... Ce matin donc, vers huit heures comme chaque jour, notre gardien sort les poubelles. Pour cela il récupère les sacs déposés au sous-sol par la femme de ménage. Il les entasse dans autant de containers que nécessaire et les traîne jusqu'au trottoir, à la sortie du parking. À l'aller il n'a rien noté de spécial. Trois voitures seulement, dont la Mercedes grise, occupaient le parking. Ça n'a rien d'exceptionnel à cette heure-là. Mais en revenant vers l'ascenseur son regard porta sur le côté gauche de la voiture dont la fenêtre côté conducteur semblait ouverte. Intrigué, il s'approcha et découvrit le corps affaissé sur les sièges. Effrayé, il remonta rapidement pour me téléphoner. J'habite un logement de fonction sur place et je suis accouru pour faire le même constat. À mon tour j'ai appelé le commissariat.

- Merci... C'est très clair. Comment avez-vous su qu'il s'agissait de Monsieur Delplanque ?

- Nous le connaissons très bien, c'est un habitué. Pas tant des machines à sous, ni de la salle de black jack, mais plutôt de notre restaurant Le Palco où il aimait convier ses invités.

- Réserve-t-il à l'avance ?

- Parfois oui, parfois non. Mais on trouvait toujours une table pour lui.

- Et hier, avait-il réservé ?

- Non, mais selon notre barman il avait donné rendez-vous à une personne qu'il l'a vainement attendu au bar avant de s'en aller.

- Une femme ?

- Non, non. Un homme que notre physionomiste connaît comme étant Monsieur Alain Leroy, promoteur immobilier à Mont-de-Marsan. Malgré les blessures au visage il a aussi pu formellement identifier Monsieur Delplanque. Vous savez, c'est sa spécialité de ne pas oublier un visage.

- À quelle heure ce Monsieur Leroy est-il arrivé au bar, puis reparti ? Il a peut-être à voir avec l'assassinat.

- Cela m'étonnerait beaucoup, car ça ne coïncide pas avec les enregistrements des caméras de vidéosurveillance...

- Vous avez des enregistrements ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Peut-on les visionner maintenant ?

Le directeur les conduisit dans le petit local de la sécurité. Le préposé avait devant lui plusieurs écrans reliés à des caméras dispersées dans le casino.

- Nous avons plus de caméras que d'écrans, précisa le directeur, mais toutes les images sont enregistrées. Notre agent de sécurité effectue une sorte de balayage pour observer tour à tour l'ensemble des sites. Tant qu'il n'y a pas d'incident signalé il procède de manière aléatoire en privilégiant bien sûr les salles de jeu. Il est rare de s'attarder sur les deux caméras du sous-sol qui ne présentent en général aucun intérêt. Il va vous montrer ce que ces deux caméras ont enregistré depuis hier soir et que nous n'avons découvert que ce matin après l'alerte du gardien.

- Ces images n'ont donc pas été vues en direct ?

- Hélas non... Sur l'écran de gauche vous avez la caméra n° 1 située tout à l'entrée du parking, en bas de la rampe d'accès. À droite, la numéro 2, située à peu près au centre du parking. Elle couvre jusqu'au fond, près de l'ascenseur. Sur chaque image sont incrustés l'heure et le jour. On va les faire défiler de manière synchronisée ; en accéléré quand il ne se passe rien, sinon à vitesse réelle. Vous pouvez y aller, Georges.

L'agent de sécurité mit le dispositif en marche. Les premières images étaient datées 19 h 00 vendredi, on voyait arriver une voiture qui se rangeait, les deux occupants en sortaient et prenaient l'ascenseur.

19 h 17 : une autre voiture, suivie à deux minutes d'une troisième. Le parking est alors aux trois quarts plein.

19 h 26 : un piéton arrive par la rampe, se dirige vers une voiture et repart avec vers la sortie.

19 h 38 encore une voiture vient se ranger, les passagers accèdent tous au casino par l'ascenseur.

19 h 08 un piéton descend la rampe depuis la rue et entre dans le parking.

- Observez-le bien, dit le directeur, il se pourrait que ce soit notre homme.

- Ne peut-on pas éclaircir et agrandir l'image ? demanda le lieutenant Brigitte Clément, il faudrait voir son visage.

- Voyez ce que ça donne... On éclaircit un peu mais surtout on grossit les pixels et l'image n'est pas meilleure... De toute manière la visière de sa casquette lui masque le visage... Il devait se méfier.

Effectivement l'homme, vêtu de sombre, était coiffé d'une casquette publicitaire à grande visière marquée Coca-Cola. D'une caméra à l'autre on le voyait avancer lentement dans le parking, tourner la tête à droite et à gauche comme s'il cherchait quelque chose. Finalement il s'arrêtait aux trois quarts de l'allée centrale et finissait par se glisser entre deux voitures stationnées sur la droite.

Encore une voiture se gare à 20 h 18 à l'une des deux places restées libres sur la gauche, presque en face de l'homme qui fait semblant de refermer une portière le temps que les deux passagers qui viennent d'arriver se rendent jusqu'à l'ascenseur.

20 h 27 : une Mercedes grise arrive lentement et va occuper la place de gauche encore disponible. L'homme à la casquette franchit en quelques pas l'espace le séparant de la portière du conducteur. Il n'y a pas de son mais on distingue nettement deux éclairs à hauteur de la main droite de l'homme debout. Puis un troisième alors qu'il semble avoir le bras engagé dans l'habitacle.

20 h 28 l'homme s'en va d'un pas tranquille pour ressortir par la rampe.

La suite n'a guère d'intérêt, sauf lorsque le conducteur de la voiture immédiatement à côté de la Mercedes vient reprendre son véhicule. Il ne semble rien remarquer et s'en va tranquillement. Les autres passent derrière le coffre de la Mercedes sans rien noter non plus.

Ensuite il faut attendre 7 h 50 le samedi pour voir le gardien tirer ses containers à poubelles vers l'extérieur. Il passe derrière la Mercedes sans y prêter attention. À son retour il marque un temps d'arrêt, s'approche de la portière côté conducteur puis porte la main à sa bouche, se penche un peu puis recule et part en courant vers l'ascenseur. C'est tout.

- Il y a là, commenta Patrice, les réponses indiscutables à bien des questions. Il ne manque que l'identité de l'assassin...

- On remarque, intervint la jeune policière, qu'il a d'abord tiré deux fois. Le premier coup a dû faire voler la vitre en éclats, ce qui a pu dévier la balle. Il faudra chercher un impact. Le deuxième projectile a pu atteindre le conducteur dans le cou, ce qui l'a fait basculer sur le siège passager. Un coup pareil, tiré au jugé à une cinquantaine de centimètres n'est pas forcément très précis, ni forcément mortel. C'est sans doute pourquoi l'assassin avance son bras dans l'habitacle et tire avec plus de précision une balle à hauteur de l'oreille. Les examens complémentaires confirmeront ou non, mais les images sont suffisamment parlantes pour qu'on n'ait pas besoin d'une grande imagination, vous ne croyez pas ?

Ils remercièrent le directeur et l'agent de sécurité puis retournèrent au sous-sol. Patrice donna son feu vert pour qu'on emporte le corps. Une balle fut trouvée incrustée dans la portière droite, selon une trajectoire descendante prouvant que le pistolet était un peu plus haut que la tête de la victime. Probablement celle tirée en deuxième et qui blessa le pharmacien au cou. Une autre s'était logée dans le siège de droite, à l'emplacement où se trouvait la tête après que le corps a basculé. Sans doute le coup mortel, une sorte de coup de grâce. L'autopsie devrait confirmer ce point ; pour ce qui est de l'heure du crime, l'enregistrement vidéo était très précis.

Quelques recherches supplémentaires permirent de trouver la troisième balle, qui, en fait, devait être la première, celle qui brisa la vitre et finit sa course sous la boîte à gant.

Trois balles, trois douilles, on ne tarderait pas à en savoir plus sur l'arme du crime. Rien ne semblait comparable aux trois assassinats des jours précédents. Patrice garda pour lui sa remarque concernant l'attitude du pharmacien au volant de sa voiture. Il ne semblait pas avoir effectué le moindre geste de défiance à l'approche de l'homme à la casquette. Il est vrai que tout était allé extrêmement vite.

Pour la forme ils interrogèrent le gardien dont le témoignage collait très précisément aux images vidéo. Puis ils questionnèrent le barman au sujet de ce Monsieur Leroy qui avait rendez-vous avec le pharmacien Delplanque.

- Il est arrivé vers 20 h 45 dites-vous. Soit après l'assassinat que la vidéo situe entre 20 h 27 et 20 h 28... Sa silhouette correspond-elle à celle de l'homme de la vidéo ?

- Pas vraiment, Monsieur Leroy n'est pas très grand, je dirais un mètre soixante-dix, maximum et il portait un costume gris clair, l'assassin semble au contraire plutôt grand et était vêtu d'un blouson et d'un pantalon sombres.

- Que vous a dit exactement, Monsieur Leroy ?

- Il a demandé si par hasard Monsieur Delplanque était déjà là. J'ai dit ne pas l'avoir vu. Il a hoché la tête en disant qu'il était en avance, ils avaient rendez-vous pour dîner à 21 heures.

- Et ensuite ?

- Il m'a commandé un Martini blanc et a patienté un bon quart d'heure. Il est alors sorti pour téléphoner. Lorsqu'il est revenu au bar il a dit que ça ne répondait pas, qu'il attendait encore un quart d'heure maxi. Après ça il est parti. Vers quelle heure ? Je ne saurais dire précisément, probablement 21 h 30.

Patrice et Brigitte allèrent trouver le portier physionomiste à l'entrée du casino. En haut du grand escalier extérieur il contrôlait toutes les entrées et voyait aussi les sorties.

- Oui, j'ai vu Monsieur Leroy arriver hier soir. Puis je l'ai vu venir à l'extérieur pour téléphoner avant de retourner à l'intérieur. Enfin il est sorti définitivement un peu plus tard. L'heure exacte m'échappe, il devait être entre 21 et 22 heures.

- Quelle direction a-t-il prise ? demanda Brigitte.

- Il n'avait que l'avenue à traverser ; il avait trouvé une place pour sa Mercedes juste en face. Il a démarré en direction du Vieux Pont.

- Soit à l'opposé de l'entrée du parking, précisa Patrice.

- C'était le rendez-vous des Mercedes, conclut Brigitte.

Avant de regagner chacun leur voiture, les deux policiers se concertèrent.

- Moi, j'ai encore un enterrement à 16 heures 30, dit Patrice. C'est un facteur de Saint-Paul qui a été tué lundi, je vous expliquerai plus tard. Pendant ce temps-là je vous suggère d'essayer de contacter, ou même de rencontrer, ce Leroy, le promoteur. Il vous dira sûrement pourquoi il avait rendez-vous avec Delplanque. Ne lui annoncez pas d'emblée la mort du pharmacien, vous verrez s'il semble déjà au courant ou non.

Brigitte retourna à sa voiture et entreprit de trouver les coordonnées du promoteur. Elle sortit son smartphone et chercha sur l'annuaire le téléphone du siège de la société *Sud-ouest Construction* à Mont-de-Marsan. Là, une secrétaire répondit que Monsieur Leroy était en rendez-vous extérieur. Elle se fit donner son numéro de portable et l'appela aussitôt. Il répondit être sur un chantier à Tartas, localité à mi-chemin entre Mont-de-Marsan et Dax, en vue de la prochaine livraison d'un immeuble. La policière précisa la nécessité de le rencontrer d'urgence.

- Y a-t-il un problème avec l'immeuble ? s'inquiéta le promoteur. Nous avons respecté toutes les procédures et...

- Cela n'a rien à voir, c'est à propos de Monsieur Delplanque...

- Ah oui ? Il n'est pas venu à notre rendez-vous d'hier. Y a-t-il un rapport ?

- Nous en discuterons tout à l'heure. Je vous prie de m'attendre, je serai à Tartas dans peu de temps. À quelle adresse êtes-vous ?

- L'immeuble est rue Léon Blum, vous ne pouvez pas manquer le chantier.

Brigitte Clément démarra sans attendre et trouva sans difficulté Monsieur Leroy. Curieusement vêtu d'un élégant costume de ville gris clair mais chaussé de bottes et coiffé d'un casque de chantier qu'il retira pour saluer la policière.

- En quoi puis-je vous être utile ?

- Nous aimerions connaître les circonstances de votre rendez-vous manqué avec Monsieur Delplanque au casino de Dax.

- Les circonstances ? Elles n'ont rien d'exceptionnel. Nous devions dîner ensemble à 21 heures au restaurant du casino Le Palco. Je l'ai attendu au bar et comme il ne venait pas, j'ai essayé de le joindre par téléphone mais je suis tombé sur sa messagerie où j'ai laissé un message. J'ai encore patienté un bon quart d'heure et puis je suis parti. Sans dîner !

- Qui avait pris l'initiative de ce rendez-vous ?

- Je lui avais demandé un entretien la semaine dernière et c'est lui qui m'avait fixé l'endroit et l'heure.

- Étiez-vous coutumiers de ce genre de rencontre ?

- Nullement. Nous nous étions rencontrés en début d'année lorsqu'il avait organisé une soirée pour récolter des parrainages en vue de sa prochaine campagne électorale. J'avais contribué assez généreusement aux dons - dans les limites légales - et il m'avait remercié en précisant qu'il serait heureux de me rendre service en cas de besoin.

- Et vous en aviez besoin ?

- C'est-à-dire que j'aurais souhaité lui demander si parmi ses multiples relations quelqu'un pourrait me renseigner au sujet des dérogations aux permis de construire. Vous savez la loi autorise parfois à passer outre à certaines interdictions en fonction de circonstances exceptionnelles.

- Vous aviez en vue une telle demande de dérogation ?

- Pas vraiment... C'était pour information... On n'a jamais fini d'apprendre dans le fouillis des réglementations.

- Et vous dérangiez Monsieur Delplanque uniquement pour compléter votre information...

- Écoutez, la vérité c'est que j'ai en vue l'acquisition de deux terrains contigus à Dax pour y édifier un immeuble. J'aimerais y monter davantage d'étages que la stricte superficie disponible autoriserait. Voilà. En tant que conseiller municipal et futur député Monsieur Delplanque aurait certainement pu m'orienter pour obtenir cette dérogation. Mais au fait, savez-vous pourquoi il n'est pas venu au casino ?

- Il est venu... Du moins jusqu'au parking souterrain. Et c'est là que quelqu'un l'a assassiné.

Le promoteur regarda fixement Brigitte comme s'il attendait qu'elle ajoute « mais non, c'est une blague », puis son visage changea d'expression et il resta plusieurs secondes la bouche entrouverte sans pouvoir prononcer un seul mot. Il ferma puis rouvrit les yeux avant de pouvoir parler.

- Assassiné ? Par qui ? Pourquoi ?

- C'est l'objet de notre enquête. Nous espérons que vous pourriez nous aider. Savez-vous quelles étaient ses fréquentations et pourquoi il était habitué du restaurant du casino ?

- Pas le moins du monde... Nous n'étions pas intimes, je vous ai dit le type de nos relations très épisodiques.

- Savez-vous si quelqu'un d'autre était intéressé par les terrains que vous vouliez acheter ?

- Oui et non. L'un des terrains est à vendre, avec la maison qu'il y a dessus. L'autre est mitoyen et appartient à un garagiste qui voudrait aussi acheter à son voisin pour s'agrandir. Il y aurait également un facteur sur le coup, mais ni l'un ni l'autre ne semblent avoir les moyens que j'étais disposé à mettre dans cette transaction, ce ne sont pas vraiment des concurrents. Si j'obtenais la dérogation en question, nul doute que les deux terrains me reviendraient.

- Lisez-vous le journal Sud-Ouest ?

- Quelle question étrange ! Non, je lis Le Monde. Mais mon service commercial est abonné à Sud-Ouest pour la publicité et aussi pour repérer des opportunités.

- Les faits divers vous auraient appris que le garagiste en question ainsi que le facteur ont également été assassinés ces jours derniers.

Alain Leroy resta à nouveau sans voix. Il respira profondément en fermant les yeux.

- C'est incroyable ! Et là non plus vous ne savez ni qui, ni pourquoi ?

- Hélas, pas encore. Pourriez-vous me dire où vous étiez hier avant 20 h 30 ?

- J'étais sur la route. J'ai quitté mon bureau de Mont-de-Marsan vers 20 h 10 - 20 h 15 afin d'arriver à Dax un peu avant 21 heures pour notre rendez-vous. Vous me suspectez ?

- Nous cherchons... Ce sera tout pour aujourd'hui Monsieur Leroy. Je vous remercie de votre collaboration, n'hésitez pas à m'appeler si un détail vous revient en rapport avec Monsieur Delplanque.

Brigitte Clément rangea le carnet sur lequel elle avait tout noté et reprit la route en direction de Dax.

\*

En soirée Patrice se rendit au domicile de Vincent. Il était seul, sa femme Élisabeth était partie pour une semaine chez sa jeune sœur qui venait d'accoucher. Vincent prépara deux verres de whisky et s'installa avec son ami dans le salon.

- Allez, vas-y... Raconte...

- Pour commencer je peux te dire que Delplanque est bien mort et plutôt deux fois qu'une. Ça ne doit pas te faire beaucoup de peine... Normal... Il est bien difficile de dire s'il s'agit encore de notre tueur en série. Les détails sont assez différents des autres assassinats. Cela s'est passé un peu avant 20 h 30, au sous-sol du casino et non pas au domicile de la victime comme les autres. Il a tiré trois fois à travers la vitre de la voiture dont deux ont fait mouche, mais sur le côté de la tête et non sur le front à bout portant. Il a laissé les douilles sur place. Et pour la première fois nous avons des images vidéo de la scène...

- Ah oui ? On peut identifier le tueur ?

- Pas vraiment, on a sa silhouette mais il porte une casquette à grande visière et baisse la tête lorsqu'il est face aux caméras. Il devait connaître les lieux. Il n'y a que la balistique qui pourra dire s'il s'agit ou non de la même arme. Sans cela nous n'avons rien pour relier ce crime aux autres.

- Et la nouvelle ?

- Quelle nouvelle ?

- Ton adjointe !

- Pour l'instant ça va ; elle est sympa et ne joue pas les flics de cinéma. Je l'ai envoyée voir un certain Alain Leroy, promoteur immobilier qui avait rendez-vous avec le pharmacien et qui l'a vainement attendu au bar du casino.

- Un promoteur ? Ça nous ramènerait vers les autres affaires, tu ne crois pas ?

- Ouais... Attendons ce qu'elle va nous rapporter. Je lui ai demandé de nous rejoindre ici, c'est plus discret, j'espère que ça ne te gêne pas. Comme ça, tu feras sa connaissance. Tu verras, elle me semble compétente et en plus elle n'est pas mal... Grande, blonde aux yeux verts...

- Tu as quand même eu le temps d'aller enterrer le facteur ?

- Oui... Pas grand-chose à dire. Il n'y avait pas beaucoup de monde ; quelques voisins déjà vus sur place l'autre jour, de la famille et quelques couples, sans doute des connaissances, qui sont repartis ensemble. Je cherchais éventuellement un homme seul, ou une femme, qui aurait déjà été aux précédentes obsèques, mais rien. Je n'ai pas senti la présence du tueur... Tu vas me chambrer, mais quand nous sommes allés au premier enterrement je l'avais vraiment senti surplace...

- Et tu comptes mettre ça dans ton rapport ?

- Bien sûr que non, arrête de me charrier !

\*

Quelques minutes plus tard Brigitte Clément les rejoignit. Après s'être mutuellement présentés, Vincent lui proposa un verre et ils entamèrent un long échange d'informations. Vincent résuma les trois homicides précédents puis Brigitte raconta son entrevue avec le promoteur.

Elle pensait qu'on pouvait envisager de le suspecter, car il n'avait pas de véritable alibi pour l'heure du crime. Quant au mobile, il pouvait avoir intérêt à faire disparaître le facteur et le garagiste afin d'être seul acquéreur des terrains.

- Excusez-moi, Brigitte, mais je pense que vous allez un peu vite. Leroy avait sans doute d'autres moyens d'obtenir ces terrains et surtout pourquoi éliminer Delplanque puisqu'il aurait pu l'aider ? Et puis n'avez-vous pas dit qu'il ne correspond pas du tout à la silhouette du tueur sur la vidéo ?

- Il aurait pu commanditer un tueur à gages.

- Ça reste à prouver... Mais je reconnais que toutes ces coïncidences ne sont pas à négliger. Il faudra garder un œil sur ce Leroy.

Le téléphone de Patrice sonna. Il se mit à l'écart.

- Labarthe, j'écoute...

.....

- Bon boulot, les gars. Merci d'avoir fait vite.

Il raccrocha et revint vers les deux autres.

- Je crois que ça va vous plaire ! L'arme qui a tué le pharmacien est la même que dans les trois précédents crimes !

- À gages ou pas, c'est donc le même tueur, commenta Brigitte.

Les deux hommes plaisantèrent un instant sur la puissante déduction de leur jeune collègue. Elle ne le prit pas mal et se moqua d'elle-même.

- Enfoncer les portes ouvertes a toujours été ma spécialité... Ma grand-mère disait « *ce qui va sans dire, va encore mieux en le disant* ». J'ai dû hériter ça d'elle.

\*

Ils se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

Sans doute par souci d'économie pour le contribuable ils ne prirent qu'une voiture, celle de Patrice, puisqu'ils devaient revenir le lendemain dimanche.

En cours de route Brigitte parla de Vincent.

- Il est très sympa votre collègue et ami. Vous vous connaissez depuis longtemps ?

- Depuis l'école de police, ça ne nous rajeunit pas... Vous savez, en plus d'être sympa comme collègue c'est surtout un excellent flic. Peut-être le meilleur que j'aie connu. Je suis encore lieutenant comme vous avec quelques années en plus, mais lui, est rapidement passé capitaine après son exploit.

- Racontez !

- Nous venions d'être transférés de la région parisienne à Bayonne. Sa femme et lui ont préféré habiter Dax, quitte à faire de nombreux trajets avec Bayonne. À l'époque toutes les polices de la région pourchassaient les membres de l'E.T.A. qui avaient installé dans les Landes certaines de leurs bases arrière. Les séparatistes basques avaient également dissimulé dans le secteur certaines caches d'armes. Grâce à des relations que Vincent avait conservées depuis son séjour en banlieue parisienne il apprit qu'un masseur-kinésithérapeute des environs de Dax servait en quelque sorte d'armurier chez qui les partisans de la lutte armée venaient s'approvisionner ou au contraire cacher de l'armement. Vincent décida d'aller planquer à proximité du masseur en question, c'était à Ysosse, tout de suite à la sortie de Dax sur la route de Montfort-en-Chalosse. Dès qu'il avait un peu de temps disponible il allait observer les allées et venues sur le miniparking du masseur. Il notait tout, les numéros de voitures, les heures d'arrivée et de départ, etc.

Après environ un mois il put constater que certains véhicules restaient fort peu de temps garés. Bien moins que la majorité des patients. Il y avait parfois des immatriculations 64, c'est-à-dire des Pyrénées Atlantiques. Et même une fois, une voiture immatriculée en Espagne. Tout semblait confirmer les dires de son indic. Il obtint une quasi-certitude lorsqu'un soir le

conducteur d'une Audi pénétra dans le bâtiment avec un gros sac à dos et ressortit les mains vides cinq minutes plus tard. Le lendemain, un autre visiteur à l'attitude méfiante fit un rapide aller-retour dans le bâtiment et repartit avec un sac à dos identique, visiblement très chargé. Ça lui permit d'obtenir un mandat de perquisition. Je fus désigné pour l'accompagner en fin de journée avec plusieurs agents. Le kiné ne put s'opposer à une fouille minutieuse. La salle d'attente et le cabinet proprement dit ne donnèrent rien. Une porte étiquetée « toilettes » donnait sur un petit couloir aboutissant à deux autres portes. La première menait aux WC et l'autre, fermée à clé, était marquée « Privé ».

Le kiné prétendit ne pas y avoir accès. Deux agents eurent tôt fait de la défoncer. Et là nous sommes entrés dans une caverne d'Ali Baba. Toutes sortes d'armes de poing, de fusils, de munitions, de grenades, de paquets d'explosifs, etc. étaient soigneusement rangées sur plusieurs étagères. Après en avoir effectué l'inventaire nous avons tout transféré dans un véhicule de police qui a tout emporté à Bayonne. Le masseur eut droit lui aussi à son transfert...

- On dirait une aventure de roman...

- C'est pourtant la réalité. Et ce n'est pas tout, le masseur fit quelques révélations permettant l'arrestation de six autres membres de l'organisation. Vincent y gagna ses galons de capitaine.

Après ce long récit, alors qu'ils étaient encore à une dizaine de kilomètres de Bayonne, Patrice cessa durablement de parler, comme plongé dans ses souvenirs. Brigitte lui demanda s'il allait bien, s'il était fatigué, s'il voulait qu'elle prenne le volant. Il se contenta de faire non de la tête et ne dit plus rien jusqu'à leur arrivée.

\*

## DIMANCHE 12

Patrice et Brigitte passèrent une grande partie de la journée dans les bureaux de la P.J. de Bayonne. D'abord seuls, ils utilisèrent un grand tableau mural pour schématiser les acquis. Les personnages remarquables des différents crimes y étaient notés avec des éléments « À charge » et d'autres « A décharge ».

Au rang des suspects possibles figuraient Hervé Malinon, le chirurgien-dentiste bordelais, amant de l'épouse de la première victime et le promoteur Alain Leroy, à un degré moindre le jeune Julien Delcroix et le gendarme retraité Roscoff. Ni les uns ni les autres ne semblaient cependant pouvoir être le tueur, soit ils avaient des alibis solides, soit les soupçons étaient bien trop faibles. L'un d'eux pouvait cependant avoir été commanditaire.

Brigitte Clément penchait pour le Bordelais, tant elle estimait que les mobiles sentimentaux sont souvent les plus forts. Patrice en doutait, de plus il songeait déjà un peu à ses prochains

congés. Il avait réservé avion et séjour en République Dominicaine à partir du 15 du mois et il se demandait sérieusement si l'affaire serait bouclée avant son départ.

\*

L'après-midi ils durent présenter au commissaire les résultats des enquêtes à ce jour. Il se montra loin d'être satisfait ; il venait d'apprendre par le labo de balistique que les trois projectiles trouvés au sous-sol du casino avaient la même origine que les précédents. Sur les douilles on avait relevé des empreintes partielles qui ne correspondaient à rien dans le fichier national. La thèse du tueur en série devenait incontournable. Après la presse régionale ce sont les journaux parisiens et les télévisions nationales qui débarquaient à Dax, interrogeaient tout le monde et n'importe qui, donnaient consistance à toutes sortes de rumeurs plus inquiétantes les unes que les autres, finissant par accroître le sentiment d'insécurité générale. La mairie de Dax et la Préfecture des Landes réclamaient des résultats. Le commissaire s'attendait à tout moment à un coup de fil du ministère de l'intérieur.

Patrice suggéra de réintégrer le capitaine Barbier dans l'équipe ; il était celui qui avait le plus travaillé sur les trois premiers homicides et ses capacités professionnelles seraient des plus précieuses.

- Faites comme vous voulez... Je veux des résultats avant qu'on apprenne de nouvelles victimes.

\*

## LUNDI 13

Patrice fut le premier chez Vincent dans la matinée. Il lui rapporta la colère du commissaire en soulignant que l'affaire prenait d'énormes proportions. Il n'avait pour sa part jamais eu affaire à un tueur en série, qui plus est tueur à gages... Donc un assassin sans autre mobile que d'être rétribué... Ça peut être n'importe qui.

Faute de mieux, Vincent proposa de reprendre un examen minutieux des comptes bancaires des suspects pour voir si quelqu'un avait retiré une grosse somme au cours des douze derniers mois, en une ou plusieurs fois.

Brigitte arriva à son tour, toute agitée. Elle avait peu dormi et elle présenta à ses collègues le fruit de ses cogitations nocturnes.

- Et si on se trompait depuis le début ! Nous cherchons quelqu'un qui aurait eu intérêt à faire disparaître ces quatre victimes. Et bien sûr nous ne trouvons pas. Celui qui collerait avec tel homicide ne colle plus avec tel autre... Que diriez-vous si un seul des assassinats correspondait

à une volonté réelle et motivée de faire disparaître la victime ? Les trois autres ne seraient qu'une mise en scène destinée à nous égarer en cherchant des motivations qui n'existent pas !

- Oh la la ! Il faut prendre du repos, Brigitte. C'est un peu tordu votre truc, lui répondit Patrice.

- Pas tant que ça... ajouta Vincent.

- Ce qui me gêne, reprit Brigitte, c'est qu'il existe certains liens entre les quatre, en dehors du tueur lui-même. Tout semble tourner autour d'une affaire immobilière. Peut-on parler de coïncidence ?

- Cela arrive, surtout dans les petites villes où des gens qui ne se connaissent pas peuvent avoir le même coiffeur, fréquenter les mêmes commerçants ou le même bar...

- En attendant mieux, ne croyez-vous pas que l'on pourrait explorer « ma » piste ?

- On peut... Mais sommes nous certains que ce n'est pas perdre du temps ?

Vincent avait à peine fini sa phrase que l'on sonna à la porte de la villa. C'était un motard de la police. Il apportait un pli urgent au capitaine Barbier qui lut à haute voix.

*« Veuillez nous rejoindre au Lac Christus, à Saint-Paul-lès-Dax, sur le parking en contrebas de l'Hôtel du Lac. Une femme a été trouvée morte dans un camping-car. Signé commandant Brisset. »*

- Et allez donc... Encore du travail pour les pompes funèbres.

- Dites donc, ajouta Brigitte, vous ne chômez pas à Dax.

- C'est le patron qui va être content ! dit Patrice en grimaçant.

Ils prirent une seule voiture, celle de Patrice, pour se rendre à l'endroit indiqué.

\*

Le lac de Christus est un vaste plan d'eau artificiel de onze hectares aménagé. On y trouve une piscine, un théâtre de verdure, des aires de pique-nique, des jeux pour enfants, une ancienne ferme restaurée en base de loisirs, des sentiers de promenade et des circuits pédestres, plus un casino. C'est dire que l'endroit est très fréquenté surtout aux beaux jours. Les curistes sont nombreux à venir à passer leur temps libre lorsqu'il fait beau temps.

Les trois policiers étaient attendus par le commandant Brisset sur un petit parking public où se trouvaient deux voitures et un camping-car immatriculé dans les Vosges.

- C'est par ici, à l'intérieur du véhicule. Attendez que sortent les deux gars de la scientifique, il n'y a pas de quoi circuler là-dedans.

Patrice entra le premier, suivi de Brigitte et de Vincent. La porte latérale, derrière le siège passager, donnait sur un petit espace entre une kitchenette et une petite table où étaient dressés

deux couverts de petit-déjeuner. La petite allée centrale qui menait vers l'arrière passait entre deux placards et aboutissait à l'espace nuit.

C'était là, sur un lit pliant resté ouvert, que gisait le corps d'une femme. Les jambes pendantes dont les pieds touchaient le sol et le reste du corps allongé en arrière sur le lit. Elle était en robe de chambre rose, un bras replié sur la poitrine et l'autre sur le lit, légèrement écarté du corps. Au milieu du front elle portait une blessure en tous points similaire à celles des trois premières victimes. Ce qui fit immédiatement penser au fameux tueur en série, d'autant que le reste du camping-car était parfaitement rangé, ne laissant supposer aucune lutte là non plus.

- Ça commence à faire beaucoup ! dit Brigitte. Je suppose qu'on doit mettre ça au compte de notre inconnu puisque la scène de crime ressemble à celles que vous m'avez décrites.

- Je suis plutôt d'accord, répondit Patrice. Bien que l'endroit lui-même soit insolite. D'habitude c'est lors de règlements de compte qu'on assassine des gens dans leur véhicule. Je serais étonné que cette pauvre femme fasse partie d'un gang.

- Sortons voir ce qu'en disent les gars de la scientifique, conclut Vincent.

Les deux spécialistes avaient estimé le coup tiré à bout portant, n'avaient trouvé aucune douille mais avaient décroché le projectile encastré dans la cloison en dessous de la vitre arrière. On pouvait en déduire que la femme était debout lorsqu'on l'avait tuée et qu'elle était tombée à la renverse sur le lit devant lequel elle se trouvait, face au meurtrier.

Patrice demanda s'il y avait des témoins. On conduisit les trois enquêteurs vers le fourgon de police stationné en dehors du parking. Un homme en survêtement gris, chaussé de baskets usagés, âgé d'environ 65 ans, le visage rouge écarlate, les larmes aux yeux, attendait en silence. C'était le mari de la victime.

- Est-ce qu'elle a souffert ? demanda-t-il avant même qu'on lui adresse la parole.

- Je peux vous assurer que non, répondit Brigitte. Le coup de feu l'a tuée instantanément sans même qu'elle ait eu le temps de se rendre compte de ce qu'il lui arrivait.

- Tant mieux... Je n'ai pas pu la protéger. J'aurais dû rester avec elle... C'est ma faute.

- Attendez Monsieur, prenons notre temps, dit Patrice. Pouvez-vous nous dire ce qu'il s'est passé exactement ?

- Tous les ans ma femme et moi venons en cure à Dax, pour nos rhumatismes. Nous venons de Remiremont dans les Vosges. Avec le camping-car nous nous installons au terrain de camping du Bois de Boulogne, à l'autre bout de la ville, ce n'est pas loin de notre établissement thermal. Notre programme de soins commence à 10 heures chaque matin. Or nous sommes des lève-tôt, alors on vient ici vers 7 h 30, c'est un bel endroit, très agréable. On regarde les canards et les cygnes sur le lac et on fait notre jogging tout autour du plan d'eau. Ce matin Madeleine n'a pas voulu courir, elle était fatiguée. Je lui ai dit de préparer le petit-déjeuner, que je ferais

vite. Enfin... aussi vite que je peux. Normalement je fais le tour en quinze à vingt minutes, sauf si je m'arrête un peu à mi-chemin, près du petit pont, vous connaissez peut-être.

- Ce matin, vous y êtes-vous arrêté ?

- Non, comme elle était seule je suis revenu rapidement. J'ai été absent moins d'une demi-heure. Et en rentrant j'ai découvert cette horreur. Qui donc a bien pu faire ça ?

- Nous sommes là pour le trouver, Monsieur... Monsieur comment ?

- Ah oui... Excusez-moi de ne pas m'être présenté. Albert Laborde, retraité des assurances. Il faudrait que j'appelle les thermes pour prévenir que nous ne serons pas là aujourd'hui... Et puis notre fils, il habite Épinal... Dites-moi qu'est-ce que je dois faire pour les formalités ? Vous êtes certains qu'elle n'a pas souffert ?

- Ne vous inquiétez pas Monsieur Laborde, on va tout vous expliquer plus tard. Pour l'instant des agents vont continuer à examiner l'intérieur du véhicule, d'autres vont conduire le corps de Madame Laborde à la morgue.

- Elle sera autopsiée ?

- C'est inévitable, Monsieur. Cela nous aidera à pister l'assassin... Vous souvenez-vous d'avoir remarqué quelque chose d'anormal autour du camping-car, avant ou après votre jogging ? Et même les jours précédents ?

- Ma foi non. Vous savez il y a souvent des voitures qui viennent ou qui partent du parking, on n'y prête pas attention. Je croise parfois d'autres joggeurs ou bien ce sont eux qui me dépassent. On ne se parle pas.

- Êtes-vous en relation avec une agence immobilière de Dax ?

- Une agence immobilière ? Pas du tout... Lorsque nous nous promenons en ville il n'est pas rare de nous arrêter devant une vitrine pour regarder les appartements ou les maisons en vente, ainsi que les prix. Mais ça ne va pas plus loin, nous ne sommes jamais entrés.

- Enfin savez-vous si quelqu'un en voulait à votre femme ou à votre couple ?

- Je n'en ai pas la moindre idée... Je me demande si ce n'est pas quelqu'un qui voulait voler le camping-car et qui n'a pas trouvé les clés pour démarrer... Vous savez, un grand comme celui-là, ça vaut de l'argent.

- C'est une hypothèse... Nous avons fait relever des empreintes sur le volant et le tableau de bord. Il nous faudra les vôtres pour comparer. Une dernière question : connaissez-vous nommément des gens de Dax ou des environs ?

- Nous connaissons par leur prénom quelques employées des thermes et aussi celui de nos voisins au camping. Ce sont des Belges. Nous ne sommes pas très liants, vous voyez...

Ils retournèrent tous les trois à la voiture de Patrice afin de confronter leurs points de vue.

- Vous pensez que c'est toujours le même tueur ? demanda Brigitte.
- La manière d'agir est la même, les circonstances sont différentes. Pour l'instant aucun élément ne relie ce meurtre aux autres, tant que le labo n'a pas parlé. Il ne sera pas facile de trouver un mobile.
- Et vous Brigitte, ajouta Vincent, parvenez-vous à intégrer la mort de cette femme dans votre schéma d'une seule vraie piste au milieu de plusieurs fausses ?
- Je ne sais pas encore. Mais j'ai un peu progressé dans mon hypothèse cette nuit !
- On peut savoir ?
- Pour moi le seul suspect valable reste le dentiste de Bordeaux. Il voulait absolument se débarrasser du mari de sa maîtresse. Il lui fallait un exécutant - sans jeu de mots - et il a fait la connaissance de Roscoff, l'ancien gendarme qui a trouvé là une occasion de se faire de l'argent et de mettre un peu de piment dans sa vie de retraité. L'un des deux a imaginé l'astuce d'inclure l'assassinat de Jean-Claude Ventoux dans une série qui ferait croire à un serial killer.
- Par qui et comment auraient été choisies les victimes secondaires ?
- Par Roscoff qui connaissait Dax mieux que le dentiste.
- Pourquoi aurait-il choisi le facteur et le garagiste ?
- Parce que dans son inconscient il ne voulait pas vendre sa maison. Il a orienté son choix d'assassin sur les acquéreurs qui risquaient de parvenir à leurs fins un jour.
- Son inconscient ! Vous croyez que ça pèserait lourd devant un juge ?
- Je ne sais pas, mais je suis convaincue qu'un peu de psychologie doit faire partie des armes d'un enquêteur. Pas vrai ?
- OK... Et pour le pharmacien ?
- Là, j'ai pensé à une erreur de personne. Le tueur visait le promoteur qui risquait également d'acheter sa maison. Il avait appris par sa secrétaire le rendez-vous au Casino de Leroy avec une autre personne. Elle lui aurait également dit qu'il conduisait une Mercedes.
- L'intuition... La psycho... Et l'erreur de personne... C'est un peu comme ça vous arrange !
- Moquez-vous... Ou proposez autre chose !
- Et la dame de ce matin ?
- Pour finir de brouiller les pistes ! Cette fois il aurait agi au hasard sur une proie facile.
- Écoutez, Brigitte, dit Vincent... Pour que votre histoire se tienne, il faudrait davantage d'éléments solides. Puisque vous rentrez à Bayonne tout à l'heure, prenez le temps de mettre tout cela par écrit puis surlignez en vert ce qui apporte de l'eau à votre moulin et en rouge ce qui contrarie votre histoire. Nous ferons ensuite le point ensemble.
- En y réfléchissant, ajouta Patrice, il se pourrait que la silhouette vue sur la vidéo du casino corresponde assez bien à la stature du gendarme...

- Eh bien, il n'y aura qu'à surligner ça en vert.

- En attendant, ajouta Patrice, n'oublions pas nos bonnes vieilles méthodes. Cet après-midi on enterre le garagiste et demain matin il y a les obsèques de Delplanque. En tant que conseiller municipal il va attirer beaucoup de monde. Il serait bon de nous retrouver au cimetière tous les trois. Disons vers 10 h 30, ça vous va ?

- Si vous pouviez m'en dispenser, demanda Brigitte, j'ai du travail en retard et en outre je n'ai pas connu les protagonistes des trois premiers crimes... Ça limite mes possibilités de reconnaître quelqu'un. En revanche je veux bien faire l'enterrement du garagiste.

- Bon... Nous irons Patrice et moi à celui de Delplanque. On en a déjà vu d'autres...

\*

## MARDI 14

En attendant l'arrivée du convoi funèbre depuis la cathédrale, plusieurs personnes s'étaient déjà rassemblées au cimetière à proximité de la tombe malgré la petite pluie fine. Vincent et Patrice observaient les gens un à un sans remarquer jusqu'alors qui que ce soit qu'ils connaissent ou bien qu'ils aient déjà remarqué aux précédentes obsèques.

Le fourgon corbillard s'engagea seul dans la grande allée centrale. Les nombreuses autres voitures qui suivaient restèrent hors du cimetière et leurs passagers rejoignirent les autres personnes à pied. Ce qui permit de les observer plus aisément. Le conseil municipal était au grand complet, un représentant de la préfecture, des commerçants du même quartier que la pharmacie Delplanque, et beaucoup d'anonymes, en tout cas des gens que les policiers n'avaient pas sur leurs tablettes. Deux seulement faisaient exception, le promoteur Leroy et l'ex-gendarme Roscoff. Ils firent l'objet d'une surveillance particulière durant la brève cérémonie de mise en terre.

Patrice fit observer à son ami que Roscoff conservait en permanence la main droite dans la poche de son imperméable. Ça ne voulait rien dire...

Quand l'assemblée se dispersa c'est encore Patrice qui remarqua combien Leroy s'attardait, sous son parapluie, à quelques mètres de la tombe alors que Roscoff se dirigeait vers lui à l'inverse du chemin menant vers la sortie.

- Il va passer à l'action... murmura Patrice à l'oreille de Vincent. Tu vas voir, il veut réparer son erreur du casino... Il faut empêcher ça !

Ils coururent en direction des deux hommes. Patrice bouscula le promoteur au point de le faire tomber dans une flaque d'eau tandis que Vincent ceinturait le gendarme ahuri. Il lui sortit fermement la main de la poche. Il serra son trousseau de clés...

Quant à Leroy, se relevant furieux, il insultait généreusement Patrice. Les deux policiers présentèrent des excuses en prétextant une vague menace extérieure qu'on leur aurait signalée.

- Nous nous plaindrons auprès de vos chefs, répétait Leroy. Si c'est comme ça que vous exercez votre métier... Bravo ! On se sent vraiment protégés !

Vincent avait envie d'en rire, ce n'était pas le cas de Patrice qui imaginait à la fois les titres des journaux et le discours du commissaire à son retour à Bayonne.

- Je vais appeler Brigitte et lui dire ce que je pense de ses déductions fantaisistes. C'est à cause d'elle si nous avons cru que Roscoff allait s'en prendre à Leroy ! Je vais lui dire ce que je pense, crois-moi.

- Allons, Patrice... Calme-toi. Elle a seulement avancé une hypothèse, on ne tombe pas juste à tous les coups, tu le sais bien. Contente-toi de la tenir au courant et demande-lui si elle a trouvé autre chose aux obsèques de Dorieux... Sait-on jamais... Retrouve-moi à la maison vers 18 heures.

\*

Quand Patrice arriva chez Vincent il le trouva confortablement installé dans un fauteuil, un verre et une bouteille de vieil armagnac à portée de main.

- Eh bien... Toi au moins tu ne t'en fais pas.

- Oh, tu sais... Il faut profiter du moindre instant où l'on a l'esprit libre et aussi...

- Parce que tu as l'esprit libre ? Avec toutes ces affaires dont on ne parvient pas à sortir, avec la presse qui nous incendie, avec le commissaire qui menace, avec la population qui panique !

- Il faut parfois savoir relativiser... Allez, prends un verre et viens t'asseoir.

- Tu m'étonnes, Vincent. Il y a des semaines que je ne t'ai vu comme ça. Tu n'as pas trop forcé sur la bouteille ?

- Rassure-toi, je suis lucide. Mais tu n'as pas totalement tort, quelque chose a changé dans ma vie récemment.

- Ça ne va pas votre couple avec Élisabeth ?

- Rien à voir... Pour l'instant du moins...

- Tu m'intrigues de plus en plus. J'avais une question à te poser mais je me demande si c'est le bon moment. Tu te souviens que je pars en congés demain pour huit jours et j'aurais souhaité éclaircir ça avant.

- Tu peux y aller. Je suis prêt à tout.

Patrice se versa un petit verre d'armagnac, toussota et reprit.

- Dis-moi, Vincent, n'as-tu rien de très important à me dire ? Quelque chose que tu ne pourrais confier qu'à ton vieil ami ?

- Où veux-tu en venir ? Sois plus direct !

- OK. Alors voilà... Vincent, le tueur en série, c'est bien toi, n'est-ce pas ?

Vincent ne sembla même pas surpris. Son regard restait fixé sur son verre à demi plein qu'il tournait entre ses doigts.

- Comment as-tu deviné ?

- Je vais te le dire, mais jure-moi qu'après ça tu me raconteras tout.

- C'est juré.

- Bon... Ce ne fut pas une révélation soudaine mais une succession de petites choses mises bout à bout. L'autre soir en rentrant sur Bayonne avec Brigitte nous avons parlé de toi. Elle te trouvait sympa et je lui ai fait part de tes qualités professionnelles. Notamment je lui ai raconté l'histoire de la cache d'armes de l'E.T.A. à Ysosse. Au fur et à mesure de mon récit des souvenirs me revenaient. C'est ainsi que je me suis rappelé l'inventaire que nous avons effectué dans l'armurerie du kiné. À propos des pistolets espagnols il y eut un désaccord, l'agent qui effectua le premier décompte en trouvait dix-huit, mais toi qui devais recompter conformément à la procédure tu n'en trouvais que dix-sept. Cela arrive parfois et on a refait un troisième comptage en ma présence, il y en avait effectivement dix-sept, ce qui fut notifié au procès-verbal. Toutefois l'agent jurait qu'il n'avait pas pu se tromper. Nous l'avons chambré et en sommes restés là. Ce souvenir éveilla en moi des soupçons : et si tu avais subtilisé un de ces pistolets ? Or, autant qu'il m'en souviennent, c'étaient des Llama M-82... Comme celui qui a servi dans les récents assassinats !

- Bien vu... Mais ce ne sont que suppositions. Il faudrait des preuves, mon ami.

- Exact. Alors j'ajouterai ceci : sur la vidéo du casino on voit le tueur porter une casquette Coca-Cola. Comme celle que tu portes sur une photo, avec tes fils, encadrée chez toi. En plus, lorsque le tueur s'éloigne de la Mercedes pour sortir du parking, sa silhouette et sa démarche sont en tous points semblables à celles que je te connais lorsque tu veux aller vite sans courir. Enfin souviens-toi de nos planques dans les cimetières. Je t'ai dit deux fois que je sentais la présence du tueur.

- Et alors ?

- Alors c'étaient les deux seules fois où tu étais présent avec moi. Lors des autres obsèques je n'ai rien ressenti de pareil. Bien sûr je n'oublie pas qu'en ce qui concerne le mobile tu en as un de premier choix, venger la mort de ton fils en abattant le pharmacien. Pour les quatre autres crimes j'adopterais volontiers la thèse de Brigitte, ils devaient seulement brouiller les pistes.

- Voilà bien des supputations ! Ton intime conviction suffirait-elle à convaincre un juge ?

- Peut-être pas... C'est pourquoi je te pose à nouveau la question. Vincent, est-ce bien toi le tueur en série ? Possèdes-tu ce pistolet ?

- Remplissons d'abord nos verres... Mon vieux Patrice, je dois rendre hommage à ton flair, sincèrement, chapeau ! Je ne savais pas vraiment comment tout cela finirait ; j'avais vaguement la prétention de croire que personne n'y verrait rien. C'était compter sans cette connaissance que nous avons l'un de l'autre... Mais finalement, quitte à être démasqué, il ne me déplait pas que ce soit par toi. Car tu vas faire un rapport, n'est-ce pas ?

- Comment faire autrement ? Je suis désolé Vincent, mais tu es allé trop loin. Des innocents sont morts pour satisfaire ton désir de vengeance. Tu sais mieux que quiconque qu'on n'a pas le droit de se faire justice soit même... Quelle folie t'a pris ! Tu sais bien ce qui t'attend... La prison pour longtemps... Là où l'on ne fait pas de cadeaux aux flics. Et ta femme... Y as-tu pensé ? Que va-t-elle devenir ?

- Arrête ! Ce qui est fait est fait. J'en assumerai les conséquences avec tranquillité. Romain est vengé, c'était devenu le seul but de ma vie.

- Cesse de boire, Vincent ! Fais un effort et raconte-moi tout, depuis le début. Peut-être trouvera-t-on des circonstances atténuantes.

- Ça risque l'être long. Tu ne veux pas manger un morceau ?

- Je t'en prie... Je n'ai pas le cœur à ça. Moi aussi j'avais un vague espoir ; celui de me tromper et que tu allais démontrer mon erreur. Allons, courage ! Je prends des notes.

Vincent soupira lentement, il renversa la tête en arrière regardant fixement le plafond et commença son récit.

- Je n'ai pas besoin de revenir sur les circonstances connues de l'accident qui coûta la vie à mon fils. Il a traversé la rue imprudemment et brusquement hors d'un passage pour piétons et s'est littéralement jeté sous les roues de la voiture du pharmacien Delplanque.

Le lieutenant Stéphane avait mené l'enquête juste avant son départ pour Lille. Et voilà que l'an dernier il passe des vacances en famille dans les Landes. Il vient me dire bonjour et me reparle de l'accident en disant qu'il avait lu les journaux après le procès et s'était étonné du revirement de déclarations des témoins. Selon lui ces deux témoins, un couple âgé, lui avaient rapporté que la voiture roulait très vite, que l'enfant était sur un passage piéton et que le choc l'avait projeté à une dizaine de mètres. Or il avait lu dans la presse que la Mercedes roulait à moins de trente à l'heure et que Romain s'était comporté très imprudemment, d'où la relaxe du pharmacien.

Tu imagines l'intérêt que j'ai porté à ces précisions. J'ai recherché ces témoins et me suis rendu à leur domicile. Seul le mari m'a accueilli, sa femme était récemment décédée. Dès mes premières questions il s'est effondré. Il m'a avoué, entre deux sanglots, qu'ils avaient stupidement accepté la demande du pharmacien. Il était venu les trouver avec une enveloppe contenant deux mille Euro pour qu'ils modifient leur témoignage en prétendant que sous le choc ils s'étaient trompés. Ils avaient accepté sans se rendre compte des conséquences. Par la

suite ils avaient regretté mais il était trop tard. Sa femme en était tombée gravement malade. « C'est cet argent maudit qui l'a tuée, me dit le vieil homme, et régulièrement quand je vais fleurir sa tombe je dépose un petit bouquet sur celle de votre fils ».

J'étais bouleversé et n'ai pas pu lui en vouloir. Tout mon esprit s'est concentré sur la manœuvre de Delplanque. Je me suis dit qu'il ne s'en tirerait pas comme ça, il devait payer le prix fort.

- Je sais la place que tenait Romain près de toi, j'imagine ton tourment, pourtant je n'aurais jamais supposé que cet horrible accident te pousserait à cette folie meurtrière.

- Patrice, tu n'as pas d'enfant, tu ne peux pas imaginer ce que c'est. En devenant père on se consacre entièrement à son enfant. On fait tout pour lui, pour qu'il grandisse bien, qu'il se porte bien, qu'il devienne quelqu'un, qu'il vive si possible mieux que soi-même. Et puis tout s'arrête brusquement. C'est le noir absolu. Le désespoir infini. La perte de repères. C'est comme si on t'arrachait une partie de toi-même... Tout ça par la faute d'un tricheur ! Tu vois, je n'avais pas le choix, je ne pouvais continuer à vivre qu'en cherchant à châtier le pharmacien.

- Ça, encore... je pourrais le comprendre, mais les autres victimes ?

- C'est exactement ce que nous a exposé Brigitte l'autre jour. En faisant croire à un serial killer j'étais certain que les soupçons se disperseraient à la recherche d'une motivation commune aux cinq meurtres. Et de fait c'est bien ce qui s'est produit, à ceci près que je n'ai pas pris en compte ta perspicacité. Toi seul pouvais m'identifier. C'est là mon erreur.

Patrice ne notait pas tout au mot à mot, il inscrivait sur son petit carnet les mots-clés qui lui permettraient plus tard de tout reconstituer. Il faisait de gros efforts pour ne pas se laisser aller à des pensées personnelles. Il tentait d'oublier que celui dont il prenait la déposition était son ami de toujours. Il agissait comme par réflexe professionnel.

- Tu avais donc le pistolet. Où est-il maintenant ?

- Patience... Si tu veux tu peux le prendre, il est là dans la partie basse du buffet. Vas-y, ouvre la porte... Prends la boîte à chaussures rouge... Ouvre-la. Il est enveloppé dans ce chiffon. Il y a aussi les gants.

Patrice suivit les indications de Vincent et découvrit en effet cette arme devenue effrayante. Il posa le tout sur la table en prenant bien soin de ne pas toucher directement le pistolet.

- Je n'arrive toujours pas à y croire... Tu viens d'expliquer pourquoi tu as fait tout ça, maintenant il faut me décrire en détail comment as-tu procédé. D'abord Jean-Claude Ventoux ; l'agent immobilier, pourquoi lui ?

- Pourquoi pas ? Il me fallait une première cible, c'est plus le hasard que moi qui l'a choisie. Un jour, en passant rue du Pouy, j'ai vu cet homme qui rentrait chez lui à pied, son porte-documents sous le bras. Il referma soigneusement le portail derrière lui et pénétra dans sa

maison. Je revins les jours suivants en stationnant ma voiture un peu plus haut de manière à observer s'il avait des horaires réguliers. C'était le cas, il rentrait peu après 17 h 30 et restait seul jusqu'à l'arrivée d'une voiture vers 19 h 30, d'où descendait une femme, sans doute la sienne. J'imaginai des tas de raisons qui auraient pu me faire échouer et j'ai bâti mon plan en conséquence. Je me suis présenté chez lui une demi-heure environ après son retour en disant que j'étais de la police, que j'enquêtais à propos d'un cambriolage commis la veille dans le voisinage. Il me fit asseoir sur le siège à côté de son fauteuil et abaissa le son du téléviseur qui était allumé ; il regardait *Questions pour un champion*. J'orientais mon interrogatoire sur la manière dont on entendait les bruits d'une propriété à l'autre. Il disait ne rien entendre de spécial, à part les tondeuses à gazon, et qu'il ne se souvenait de rien la veille. Je lui demandais la permission de remonter le volume de la télé, pour me rendre compte. Sans comprendre où je voulais en venir il accepta. À partir de là tout s'enchaîna en quelques secondes. Je me plaçais entre la télé et lui, en lui tournant le dos. De la main gauche je saisis la télécommande et pouvais le volume à fond, comme par maladresse, tandis que de la main droite je sortais le pistolet de mon blouson. Je me suis retourné, lui ai appliqué l'extrémité du silencieux au milieu de front et j'ai tiré. Mon cœur battait trop vite, je m'assurais qu'il était bien mort... Comme s'il avait pu en réchapper ! Je ramassais la douille que le pistolet venait d'éjecter et je m'en allais sans prendre le temps de baisser le son. Une fois dehors j'ai failli y retourner mais je pressais le pas vers ma voiture et quittais les lieux avec l'espoir que personne ne m'avait vu. De retour à la maison je passais directement dans la salle d'eau et me mis à vomir. J'y restais longtemps enfermé sous le prétexte de me préparer pour notre sortie aux arènes avec Zaza. Je crois que ce fut le cas le plus éprouvant pour moi. Tu sais comment s'est passée la suite.

- Oui, je me souviens très bien. La veuve éplorée, son amant à Bordeaux, la liste des clients de l'agence immobilière... Tu as commencé à jouer le rôle du flic qui découvre tout ça et qui cherche consciencieusement le coupable. En jouant le jeu du parfait enquêteur tu m'as trompé... J'avais tellement confiance en toi... Je n'aurais jamais imaginé que tu puisses me mentir à ce point.

- Que voulais-tu que je fasse ? Que je me dénonce avant même d'avoir atteint mon objectif ? La machine était en route, impossible de l'arrêter. J'ai vécu plusieurs jours dans un univers second dont je ne pouvais m'échapper.

- Parlons-en de ton objectif... C'était Delplanque le pharmacien, pourquoi avoir ajouté deux autres victimes avant de t'en prendre à lui ?

- Souviens-toi, l'hypothèse du tueur en série n'est pas apparue tout de suite. Il a fallu ces autres meurtres pour que l'on cherche un dénominateur commun. Sans cela on aurait fouillé davantage dans les liens éventuels entre victimes et assassins, au pluriel.

Peut-être... Alors passons au facteur. Raconte.

Vincent se leva et fit lentement le tour de la pièce, comme pour se détendre les jambes tout en rassemblant ses souvenirs.

- D'une certaine façon c'est toi qui me l'as désigné !

- Moi ?

- Oui, tu m'as passé une copie de la liste des clients de Ventoux que tu devais contacter. J'ai vu en eux la possibilité d'orienter les recherches du côté de leurs relations avec l'agence immobilière. J'ai choisi Daniel Marchand, au milieu de ta liste, parce qu'il habitait une résidence que je connaissais depuis une ancienne affaire. Je savais qu'il y avait de nombreux logements, donc de nombreuses allées et venues, il serait plus facile de ne pas se faire remarquer. Contrairement à ce que j'ai dit en te rejoignant pour déjeuner au Bala Club, je suis rentré de Bordeaux très vite et suis allé directement à la résidence de l'avenue Foch. J'en ai fait le tour pour accéder au parking intérieur. J'ignorais encore si j'allais pouvoir agir ou simplement effectuer un repérage. J'observais donc depuis ma voiture quand je vis arriver le facteur sur son scooter jaune. J'attendis quelques minutes puis je me dirigeais vers l'entrée où je l'avais vu passer. Les boîtes aux lettres m'indiquèrent « Marchand n° 14 ». Je montais jusqu'au premier étage tout en mettant mes gants, j'hésitais à sonner à sa porte, j'essayais de l'ouvrir, elle n'était pas verrouillée. J'entrais, le vestibule donnait sur la cuisine par une porte ouverte. Marchand était là, assis devant la table, en train de lire le journal. Je me suis approché de lui, il a tourné la tête vers moi d'un air interrogatif. Il n'a pas même pu poser une question. Je lui logeais une balle entre les deux yeux, il s'affaissa sur la table. Je ramassais la douille et partis précipitamment. J'atteignais seulement le rez-de-chaussée lorsque j'entendis quelqu'un qui descendait derrière moi en courant. Dans le doute je me suis arrêté devant les boîtes aux lettres en tournant le dos à celui qui me suivait. C'était un jeune homme qui sortit sans même faire attention à moi.

- Si je peux t'interrompre... Tu te trompes, ce jeune homme t'a bel et bien remarqué mais pas identifié. Il se nomme Julien Delcroix, je suis allé l'interroger le lendemain.

- Peut-être... mais ce n'est pas de lui que j'avais peur. Je craignais qu'on ait remarqué ma voiture sur le parking. J'aurais dû la laisser dehors, mais je ne savais pas en arrivant que les circonstances allaient me faire passer à l'action si tôt. Je t'ai alors rejoint en expliquant mon retard par les conditions de circulation.

- Je me souviens en effet... Et si je ne me trompe tu as commandé une salade landaise... Les événements tragiques ne te coupent pas l'appétit !

- À ce propos, tu es sûr de ne pas vouloir manger quelque chose ? On pourrait se faire des petites tartines de foie gras sur pain grillé...

- Vincent ! Comment peux-tu ? On parle choses très graves qui vont te mener en prison dans les heures qui viennent et tu me parles de foie gras !

- Justement... Je n'en goûterai sûrement pas de sitôt... Allez Patrice, détends-toi. Je sais ce qui m'attend, j'ai tout fait pour éviter d'être pris, mais au fond de moi je savais que ça finirait ainsi et, je le répète, je suis heureux que ce soit avec toi.

- Je ne comprends pas comment on peut vivre des années aux côtés de quelqu'un sans douter un seul instant qu'un meurtrier sommeille en lui... Ça me dépasse, je n'arrive pas à y croire vraiment, c'est comme un cauchemar.

- Désormais tu sauras mieux encore combien la nature humaine est complexe.

Vincent se leva à nouveau pour passer à la cuisine. Patrice entendit le bruit d'une porte de frigo puis d'un tiroir. Vincent revint avec un morceau de foie gras entier sur une assiette et une demi-baguette de pain.

- Pour le pain grillé je regrette... Mais ça devrait aller quand même. Tu vas voir, c'est ma belle-mère qui le prépare ce foie de canard. C'est une merveille.

- Vincent... On ne va pas y passer la nuit... Je dois encore rédiger mon rapport avant de prendre l'avion demain. Parle-moi du garagiste.

- Très simple. L'enquête que nous menions nous a conduits chez Roscoff, le gendarme. Lui aussi était lié à l'immobilier. J'ai failli le choisir comme troisième victime. Quelque chose m'a retenu, je ne sais quoi. Peut-être la crainte qu'il ne se laisse pas faire aussi facilement que les deux autres. J'avais pu agir deux fois extrêmement vite, pourrais-je faire de même avec lui ? Nous sommes alors passés au garage voisin et là j'ai su tout de suite que ce serait Dorieux.

- Pour quelles raisons ?

- Je ne sais trop... L'endroit sans doute. J'avais remarqué qu'une fois baissé le rideau de fer par les mécanos on était bien isolés et que par nature un garage est toujours bruyant et qu'un garagiste est toujours occupé à faire quelque chose. En sortant de là nous nous sommes séparés, mais je suis resté dans le quartier pendant une demi-heure environ avant de revenir au garage. J'ai sonné à la petite porte, Dorieux est venu m'ouvrir supposant que j'avais d'autres questions. Il demanda s'il pouvait continuer à travailler tout en me répondant, car son client devait repasser tôt le lendemain pour reprendre sa roue réparée. Nous nous sommes approchés de l'appareil sur lequel il reprit son travail. Comme il me tournait le dos j'ai pu facilement mettre mes gants, sortir le pistolet et attendre qu'il se tourne vers moi. Je l'ai aussitôt abattu à bout portant. Il n'a rien vu venir et je suis reparti.

- Comment as-tu fait ? Les mécanos ont trouvé le garage fermé de l'intérieur.

- Je suis d'abord allé fermer le verrou de la petite porte, après avoir ramassé la douille évidemment. Puis je suis allé au rideau métallique. Sur le mur il y a un boîtier avec deux boutons. En appuyant sur le vert le rideau de lève, lentement ; sur le rouge il se ferme aussi lentement, j'avais repéré ça dans la journée. J'ai donc ouvert le rideau puis appuyé sur le rouge. Il s'est mis à redescendre tout doucement ce qui m'a laissé largement le temps de passer dans la rue avant la fermeture complète.

- Tu parles de ça avec un tel détachement que j'ai peine à y croire. N'éprouvais-tu aucun remords ? Ne pensais-tu pas à l'horreur de tes actes ?

- Eh bien non, figure-toi ! Les étapes s'enclenchaient les unes aux autres. Je n'étais que l'instrument de quelque chose qui me dépasse. C'est seulement à l'étape suivante que j'ai commencé à cogiter.

- Pour tuer Delplanque ?

- Exactement. J'avais de bonnes raisons de vouloir sa mort, mais j'hésitais. Est-ce que Romain aurait voulu ça ? Il était bien trop jeune pour avoir de telles interrogations ; il était aussi trop jeune pour mourir. Ce Delplanque, ce n'était pas n'importe qui comme les trois autres. Je savais qui il était, je l'avais croisé au tribunal, il m'avait donc vu et pourrait me reconnaître facilement. Il pourrait donc se méfier. Je devais absolument l'avoir par surprise.

- Je suis curieux de connaître ton plan.

- J'ai laissé passer trois jours avant de me décider.

Il ne tenait pas en place. Vincent se releva pour aller jusqu'à la table où il avait déposé pain et foie gras. Il se fit une tartine où l'épaisseur du foie égalait celle du pain.

- Tu n'en veux vraiment pas ? Tu as tort !

- Je t'en supplie... Rassieds-toi et continue !

- Ce vendredi matin j'ai téléphoné à la pharmacie Delplanque en demandant à lui parler. Comme je m'en doutais il n'était pas là. Je prétendis avoir pour lui un pli urgent à remettre en main propre de la part du secrétaire général de l'U.M.F., son parti politique. On me passa son épouse à qui je répétais mon histoire en disant que j'effectuais une tournée en voiture dans le Sud-ouest et que je serai à Dax vers 20 heures. Madame Delplanque répondit que si c'était vraiment urgent, la seule solution était de retrouver son mari au casino où il avait un dîner au restaurant à 21 heures. Elle allait lui faire part de mon appel et lui proposerait d'arriver un quart d'heure à l'avance pour qu'on puisse se voir par exemple au bar. Elle demanda mon nom, j'ai répondu Pierre Lafeuille... Le risque avec ce genre de rendez-vous c'est qu'on ne sait pas comment l'autre va arriver ; en taxi ? en voiture ? Se garera-t-il dans la rue ou au parking souterrain ? J'ai choisi ce dernier en me disant que s'il n'avait pas paru avant 21 heures je

devrais passer au plan B. C'est-à-dire aller jusqu'au bar et l'amener à descendre au sous-sol sous un prétexte quelconque. Mais alors je serais probablement repéré et deviendrais le suspect numéro un.

- Ça aurait été te jeter dans la gueule du loup. Des gens du casino auraient pu t'identifier si l'on retrouvait Delplanque refroidi au sous-sol...

- Oui mais je ne pensais qu'à une chose : détruire cet homme ! Rien d'autre n'avait d'importance réelle. Mais j'avais vu juste. Tu sais depuis le visionnage des caméras vidéo comment ça s'est passé. Je me suis planqué au sous-sol en attendant la Mercedes grise que je connaissais hélas trop bien. Elle avançait lentement dans l'allée du parking et en passant sous un éclairage elle m'a permis d'identifier le conducteur comme étant bien le pharmacien. J'ai encore fait très vite avant qu'il puisse réagir. Les deux premiers tirs au jugé à travers la vitre. J'ai quand même dû le toucher, car il a basculé à droite en s'affalant sur le siège passager. Il saignait beaucoup mais je n'étais pas certain que le coup ait été mortel. J'avançais le bras par la portière et lui tirais une nouvelle balle sur le côté de la tête, car son front ne m'était pas accessible. C'est bien ce que tu as visionné, n'est-ce pas ?

- Ouais... C'est ça... As-tu pensé que les caméras auraient pu t'identifier ?

- J'avais prévu en mettant la casquette Coca-Cola et en baissant la tête lorsque j'étais face à l'une des caméras. Je ne savais même pas si elles fonctionnaient en permanence. Et puis je te répète que rien ne comptait hors le fait que j'avais puni Delplanque.

- Je n'y crois toujours pas ! Toi, le capitaine Vincent Barbier ! Toi, l'assassin !

- Je sens notre vieille amitié voler en éclats ! Essaie de penser que maintenant je suis serein. J'ai accompli ce que je devais faire. C'était ma mission.

- Tellement serein que tu as encore épinglé une pauvre femme à ton tableau de chasse. La dame du camping-car c'était également ton œuvre, n'est-ce pas ?

Sans bouger de son fauteuil, Vincent tendit le bras vers la bouteille d'armagnac et s'en versa un plein verre. D'un geste du bras avec la bouteille il fit mine de remplir celui de Patrice qui refusa lui aussi d'un geste sans parler. Leur silence était pesant. Vincent reprit.

- Ce ne sera pas le plus long paragraphe de ton rapport. On approche de la fin et tu vas pouvoir appeler les gars du commissariat. Je ne voudrais pas que ce soit toi qui me passes les menottes. Dimanche matin je suis allé au Lac Christus dans l'intention d'en faire le tour, tel un promeneur solitaire, afin de tenter de m'éclaircir les idées. Depuis l'événement du casino je ressentais à la fois une certaine sérénité et une sorte d'embarras. Que devais-je faire maintenant ? Mon but était atteint... Je n'avais plus qu'à reprendre la vie ordinaire. Or justement c'est là que j'ai réalisé ce que j'avais fait et le risque encouru. L'enquête n'avancait

guère mais le vent pouvait tourner contre moi. Le dernier crime de la série étant celui de Delplanque quelqu'un pourrait avoir l'idée de creuser de ce côté. La Brigitte par exemple, elle est loin d'être idiote, tu sais. Je me suis donc convaincu qu'il fallait ajouter encore une victime afin d'embrouiller davantage les pistes. À cette époque de l'année il n'y a pas foule autour du lac ; j'ai pensé que c'était un bon endroit pour trouver quelqu'un d'isolé, loin des regards. J'y suis revenu lundi matin. Tout de suite j'ai repéré le camping-car qui était déjà présent la veille sur le petit parking. J'observais à une vingtaine de mètres et je vis un homme en survêtement en sortir. Il dit quelques mots à une femme restée à l'intérieur puis commença son jogging en très petite foulée. J'allais le suivre pensant lui régler son sort tout au bout du lac, derrière un bouquet d'arbres. Je me suis ravisé en approchant du camping-car. J'ai frappé à la porte d'accès, derrière le siège passager, en criant « Police ! ». La vieille dame vint m'ouvrir en demandant ce qui se passe. Je lui ai joué ma petite comédie. *« Bonjour Madame, police nationale... Vous savez que vous n'avez pas le droit de stationner ici avec ce véhicule ? --- Mais non, Monsieur, nous ne savions pas. Nous venons tous les jours ou presque pendant nos trois semaines de cure, chaque année, et personne ne nous a rien dit. --- C'est un nouvel arrêté municipal qui réserve ces quelques places aux voitures. Vous comprenez il y a des camping-cars qui se mettent là et n'en bougent plus. --- Ah ! Eh bien je vais dire ça à mon mari, il fait le tour du lac, il sera là dans quelques minutes. Voulez-vous l'attendre pour lui expliquer ? Vous pouvez entrer, vous savez ».*

Je suis resté à attendre et elle m'a fait les honneurs de sa maison mobile. Lorsqu'elle s'est dirigée vers le fond pour me montrer toutes les commodités, elle me tournait le dos, j'ai eu tout le temps de me préparer. Lorsqu'elle s'est retournée en arrivant au bord du lit pliant je lui ai tiré dans le front, comme pour les tout premiers et je suis reparti. Ça n'a pris que trois ou quatre minutes. Le mari devait être de l'autre côté du lac... Voilà, ça s'arrête là. Qu'en penses-tu ?

- Oh là là !... Ce n'est pas à moi de te juger, Vincent. Ma petite consolation c'est que je ne serai pas là les prochains jours pour vivre la suite des événements te concernant. Brigitte en sera probablement chargée avec le commissaire en personne, j'imagine. Moi je voudrais oublier tout ça et garder seulement les si bons souvenirs avec le formidable copain que tu as été pendant des années. C'est trop bête tout ça... Quelle heure est-il ? Déjà 21 heures 45... Je dois appeler le commissariat maintenant.

- Encore une minute, s'il te plaît Patrice. As-tu toujours dans ta voiture ton petit magnétophone à cassette ? J'aurais aimé enregistrer quelques mots pour Zaza avant qu'on m'embarque.

- Tu lui dois bien ça... Je n'ose imaginer comment elle va réagir... Le magnéto est dans la boîte à gants, je vais le chercher.

Patrice sortit de la maison et regagna sa Seat garée dans la rue. Il prit le petit enregistreur et alors qu'il refermait la portière il entendit un bruit assez sourd. Comme celui d'une bouteille de champagne dont on fait sauter le bouchon. Il connaissait trop bien ce bruit pour ne pas confondre ; c'était le bruit d'une détonation d'arme avec silencieux ! Il se précipita dans la maison pour trouver Vincent étendu par terre, le pistolet espagnol près de sa main droite. Il s'était tiré une balle dans la tempe et le sang se mêlait sur la moquette avec l'armagnac de la bouteille qu'il avait renversée dans sa chute. Il ne s'était pas loupé, ses yeux grands ouverts avaient la fixité de la mort.

Patrice resta immobile et muet pendant plusieurs minutes. Il ne parvenait à se concentrer sur aucune idée claire. Des dizaines d'images traversaient son cerveau comme un film en accéléré. Il finit par murmurer « Vincent... Pourquoi as-tu fait ça ? ».

Il retourna s'asseoir où il était quelques instants plus tôt et se prit la tête entre les mains, les coudes sur ses genoux. Que faire ? Après avoir envisagé diverses solutions il se décida. D'abord il emporta dans la cuisine le verre dans lequel il avait bu, il le lava et l'essuya soigneusement avant de le ranger dans le buffet. Il conserva le torchon pour aller ramasser le pistolet sans y laisser ses empreintes. Il remit également en place la boîte à chaussures vide.

Il s'agenouilla près du corps de Vincent, il approcha en tremblant l'arme de la tête déjà ensanglantée. En appuyant l'extrémité du silencieux sur le front de Vincent, le pistolet se stabilisa et Patrice pressa la détente.

Encore un bouchon de champagne ! pensa-t-il avant de ramasser les deux douilles, de glisser dans sa poche le pistolet enveloppé dans le torchon ainsi que les gants, d'éteindre les lumières et de s'en aller sans même se retourner sur la dépouille de son ami. De grosses larmes coulaient sur son visage tandis qu'il démarrait pour rentrer à Bayonne.

\*

La ville était déserte quand Patrice arriva au centre de la ville. Il gara sa voiture place de la République, à deux pas du pont Saint-Esprit qui traverse l'Adour, large de deux cent cinquante mètres à cet endroit. D'un pas lent il emprunta le pont et s'arrêta à peu près au milieu. Il sortit de sa poche le torchon contenant le pistolet et laissa tomber le tout dans le fleuve. C'est à peine s'il en entendit le plouf. Il n'y avait personne aussi loin que porte le regard. Il ne s'attarda pas, passant devant un container à ordures il y jeta la paire de gants puis retourna à la voiture pour rentrer chez-lui.

Son premier soin fut d'arracher une à une toutes les pages de son petit carnet et de le brûler dans le lavabo de la salle de bains. Tout en regardant les flammes tordre le papier puis le noircir

avant de le réduire en cendres, Patrice tentait de se convaincre que cette soirée n'avait jamais eu lieu et qu'il apprendrait le décès de Vincent seulement dans une semaine à son retour de République Dominicaine. Il nettoya soigneusement le lavabo, prit une douche et alla se coucher dans l'espoir de trouver le sommeil.

\*

Mercredi 15

Patrice se réveilla à 9 heures. Contrairement à ses craintes il avait dormi profondément et longtemps. Il était en vacances et partait dans l'après-midi pour Saint Domingue. Il avait grandement le temps de finir sa valise. Il éteignit son portable et positionna le téléphone fixe en fonction répondeur. Il ne voulait plus entendre parler boulot d'ici à ce qu'il quitte son appartement.

Il sortit de chez lui vers onze heures et prit un taxi pour l'aéroport Biarritz-Anglet- Bayonne. Son avion décollait à 13 h 30 pour Lyon puis Paris Charles de Gaulle. Le lendemain matin il quitterait Paris pour Miami puis Saint Domingue.

Lors de l'embarquement, en pénétrant dans la cabine de l'avion, une hôtesse proposait des journaux aux passagers. Patrice en prit un machinalement puis chercha son siège.

Une fois bien installé près d'un hublot il déplia le journal. Un gros titre barrait toute la première page :

**DAX : UN OFFICIER DE POLICE  
6<sup>e</sup> VICTIME DU TUEUR EN SÉRIE**

Patrice ne voulut pas lire l'article. Il se contenta de ranger le journal dans le filet devant ses jambes. Il sourit et ferma les yeux.

FIN

## Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

### Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



### Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



### Les auteurs comptent sur vous